

Jourdan, Louis (rédacteur du "Siècle"). Louis Jourdan. Les Prières de Ludovic. 1859.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

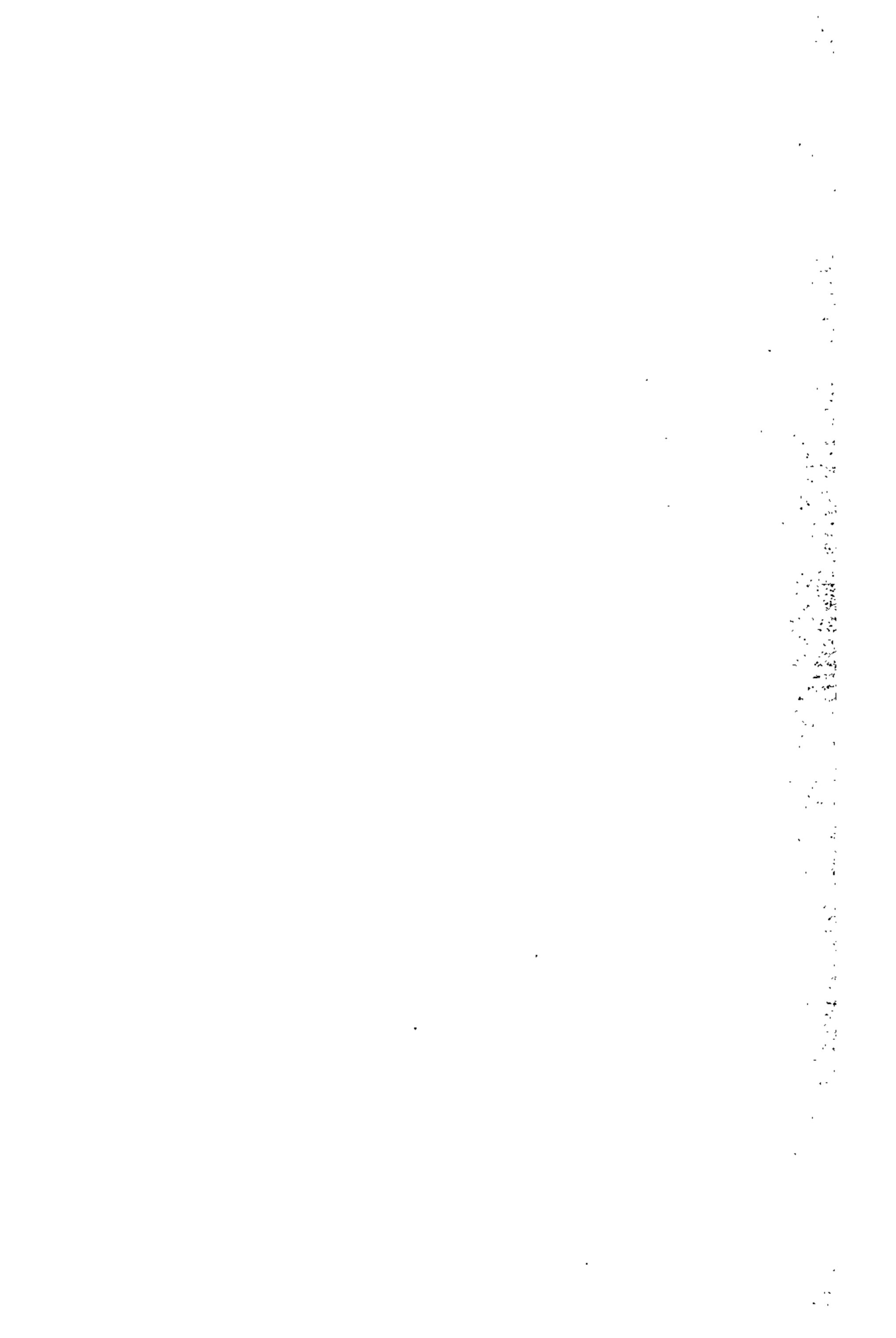
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.



LOUIS JOURDAN

LES PRIÈRES

DE

LUDOVICO

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

15, Boulevard des Italiens

A. BOURDILLAT ET C^{ie} ÉDITEURS

1899

LES PRIÈRES

DE LUDOVIC

2795

Y2.

44366

Paris. — Imp. de la Libr. Nouv. A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

©

LOUIS JOURDAN

LES PRIÈRES

DE LUDOVIC



—
NOUVELLE ÉDITION
—

PARIS

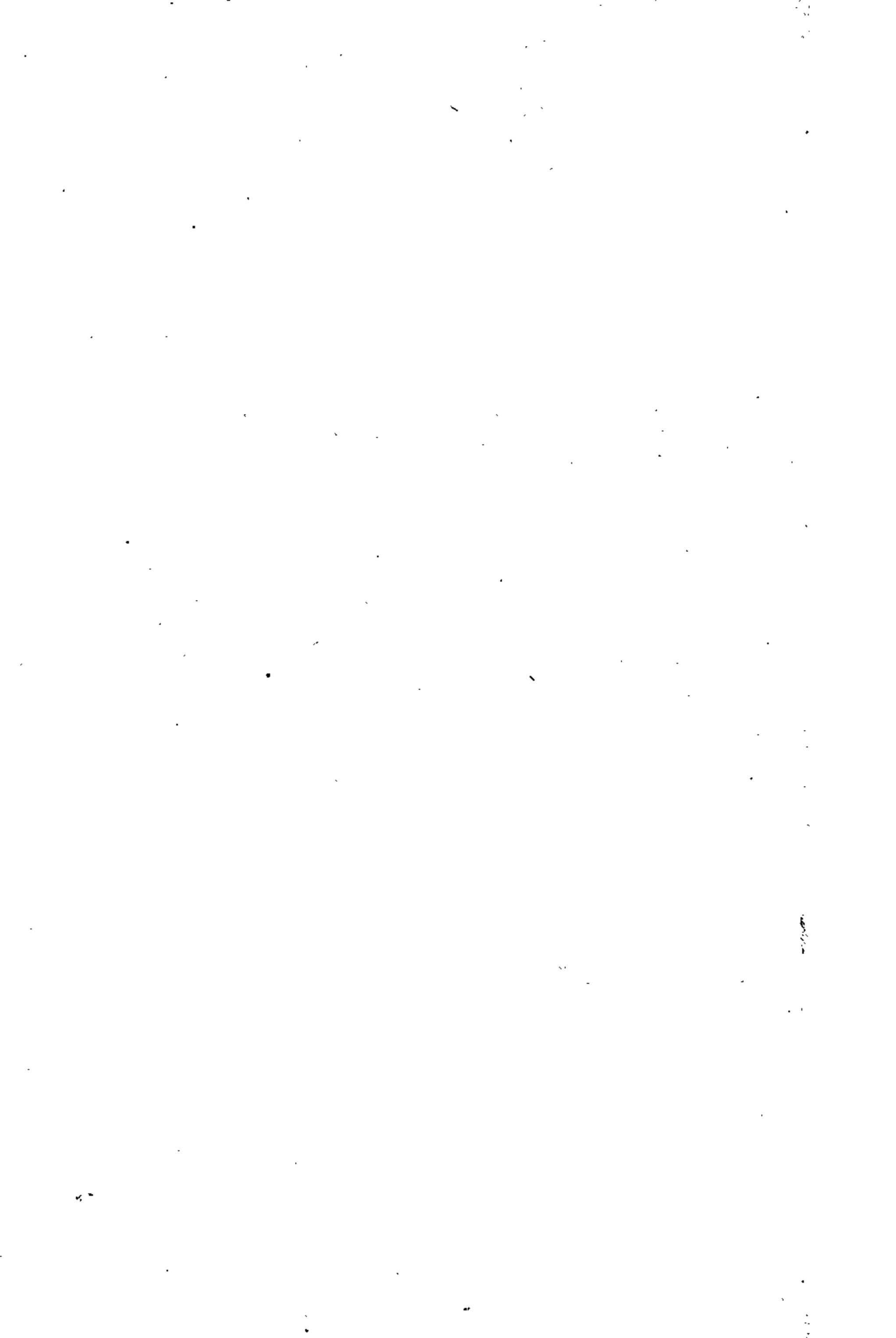
LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15

—
A. BOURDILLIAT ET C^{ie}, ÉDITEURS
—

La traduction et la reproduction sont réservées.

—
1859



PRÉFACE

La deuxième édition de ce petit livre était depuis bien longtemps épuisée; l'éditeur me disait souvent qu'on lui demandait des exemplaires qu'il ne pouvait fournir, et me priait de consentir à un nouveau tirage.

J'ai résisté à ce désir pendant plusieurs années. J'avais quelque peine à croire que le goût du public s'attachât d'une façon sérieuse à un livre de cette nature, qui, dans ma pensée, ne pouvait aller qu'à un petit nombre d'esprits.

Des circonstances récentes, dont je n'ai pas besoin

d'entretenir le public, m'ont prouvé qu'une nouvelle édition avait des chances de succès à peu près certaines ; je n'hésite donc pas à livrer de nouveau ce travail à la critique.

L'édition actuelle diffère sensiblement des précédentes, non que j'aie modifié quoi que ce soit à ce qui est l'œuvre personnelle de Ludovic, mais je la complète en y ajoutant un chapitre qui avait été publié à part dans la *Revue de Paris*, sous ce titre funèbre : *le Jour des Morts*, et qui n'est autre que le récit de ma première rencontre avec mon jeune ami. Le lecteur qui s'intéressera à mon héros pourra ainsi embrasser, d'un coup d'œil, l'ensemble de cette existence si tôt brisée.

Et maintenant, je voudrais dire quelques mots de l'attrait significatif qu'ont eu ces invocations pour des femmes et des hommes placés dans des situations et professant des croyances très-diverses.

L'auteur de ces PRIÈRES était né dans la foi catholique ; il avait été élevé par une mère pleine de tendresse et d'une piété scrupuleuse. Malgré la douce influence de cette mère, qu'il n'a jamais cessé d'aimer et de vénérer, Ludovic, comme la plupart des

jeunes gens, s'affranchit, dès qu'il le put, des pratiques de piété auxquelles son enfance avait été soumise.

Plus de confession ! Plus de messe ! Plus de communion ! Heureusement pour lui, il ne laissa pas, suivant l'expression du poète,

. la débauche

Planter le premier clou sous sa mamelle gauche !

Il lut immensément ; il voulut connaître toutes les doctrines, tous les systèmes philosophiques, religieux, sociaux. Trouva-t-il dans cette ardente et laborieuse recherche ce qui convenait à son cœur et à son esprit ? Ce que je puis affirmer, c'est qu'il y trouva du moins quelque chose, puisqu'il a exprimé sa foi et ses espérances dans ces feuilles, dont une très-faible partie est livrée aujourd'hui au public.

Quel que soit le sentiment religieux dont l'âme de Ludovic s'est imprégnée, quelle que puisse être l'origine de ce sentiment, je dois croire qu'il n'est antipathique à aucune des religions existantes, puisque des catholiques, des protestants de toutes communions,

des israélites fort distingués, et même un musulman de mes amis, m'ont assuré avoir trouvé un grand charme à cette lecture. Rien ne les obligeait à me faire ce compliment qui passait par-dessus ma tête ; s'ils ont fait un mensonge, que ce mensonge et que cette nouvelle édition leur soient légers !

Quoi qu'il en advienne, je ne puis m'empêcher de voir dans le succès des éditions précédentes, et dans les causes qui me déterminent à donner celle-ci, un symptôme assez significatif.

Quelques années à peine nous séparent du temps où une publication de ce genre eût été infailliblement considérée comme une impiété par quelques-uns, comme une puérilité par le plus grand nombre. Il se forme aujourd'hui un sentiment religieux qui procède de la foi et de la raison ; ce sentiment n'a pas encore et n'aura pas de longtemps peut-être sa formule officielle, mais il est reconnaissable à son caractère de mansuétude, de tolérance, qui embrasse les divers dogmes sous l'influence desquels l'humanité a grandi.

Des natures que l'inflexibilité ou la rigoureuse interprétation de ces dogmes avait repoussées et re-

jetées dans le scepticisme semblent vouloir se réveiller sous la mystérieuse effluve de ce sentiment et se réconcilier avec la foi. *Les Prières de Ludovic* ont aidé et aideront peut-être ce mouvement, dont il est impossible de prévoir la portée et les conséquences.

Cela me remet en mémoire le mot profond d'un excellent prêtre qui essayait un jour de convertir Ludovic : « Mon enfant, lui dit-il, vous ne croyez ni au paradis ni à l'enfer ; vous avez tort ! mais vous croyez en Dieu, vous l'aimez de toutes vos forces ; allez, et convertissez autour de vous ! »

L. J.

Passy, 22 février 1859.



LES PRIÈRES

DE LUDOVIC

I

COMMENT JE FIS CONNAISSANCE DE
LUDOVIC. — SES FANTAISIES DE
L'AUTRE MONDE.

J'ai, de par le monde, et dans un coin de terre que dore le soleil du Midi, que baigne le flot bleu de la Méditerranée, j'ai, dis-je, le bonheur de posséder une douce et fidèle amie qui, à certains jours, à certains anniversaires, va s'agenouiller à mon intention et prier sur la tombe de ma mère. A chacun de ces pèle-

rinages, elle arrache les plantes parasites, elle porte des fleurs nouvelles sur le tertre sacré qui recouvre les restes de cette mère chérie ; puis elle cueille une feuille du laurier rose qui croît aux pieds de la tombe vénérée. Je reçois dans une lettre cette frêle relique, qui a le double parfum du souvenir maternel et d'une amitié tendre et profonde. C'est la joie de mon cœur et de mes yeux que la vue de ces feuilles desséchées !

Je me suis souvent demandé comment il se faisait que l'idée de la mort se présentait toujours à mon esprit sous une forme sévère sans doute, mais jamais terrible, jamais menaçante, et je dirais presque gracieuse ; pourquoi elle éveillait en moi tout un essaim d'espérances infinies et me découvrait des horizons lumineux, des points de vue féeriques ; pourquoi enfin elle était inséparable de l'idée opposée, celle du mouvement et des agitations de la

vie. Quelle est l'origine de cette impression quand, au contraire, la mort laisse partout des traces si lugubres, quand je la vois environnée de désespoirs si sombres et de douleurs si amères ? D'où vient qu'un même fait peut produire des façons de sentir si différentes ? Quelle est la source commune où peuvent s'alimenter des sentiments si divers ?

Je faisais ces réflexions dernièrement, en voyant des milliers de familles se porter dans les cimetières de Paris à l'occasion de la fête des Morts, que l'Église célèbre le 2 novembre de chaque année. J'observais attentivement toutes ces physionomies de femmes, d'hommes et d'enfants, la plupart chargés de couronnes, de vases de fleurs, de croix, de médaillons et autres emblèmes funéraires, et, à part les familles qu'un deuil récent avait frappées, ce que je reconnaissais à la fraîcheur, — je ne trouve pas d'autre expression, — à la fraîcheur de

leurs vêtements noirs, tout ce monde allait généralement au cimetière d'un pas léger et d'assez joyeuse humeur. Le temps, les préoccupations de la vie, avaient sans doute effacé chez eux les empreintes les plus douloureuses, et il me semblait que tous ces gens-là allaient visiter un parent, un ami, un frère absent depuis longtemps, bien plus qu'ils n'allaient se mettre en présence du plus redoutable des mystères et du plus terrible des problèmes, en présence de la mort.

Après ce que j'ai dit de mes sentiments personnels, on comprend que je devais être sympathique à ces dispositions, et je suivis la foule. Je m'aventurai dans les sentiers tumulaires et sous les allées de cyprès d'une des nécropoles qui avoisinent la grande cité, la cité vivante par excellence. Contrairement à ses habitudes, l'automne avait réservé pour cette solennité une de ses plus tièdes journées. Le ciel était pur, les fleurs des tombeaux

exhalaient de doux parfums; le murmure des voix, le bruit des pas, les cris des enfants, animaient ces lieux ordinairement tristes et solitaires; la vie, en un mot, semblait s'échapper du sein de la mort, elle rayonnait sur tous ces fronts qui s'inclineront cependant un jour sous le doigt de l'ange invisible, comme se sont inclinés, au jour et à l'heure marqués, tous ceux qui dorment là dans la paix des tombeaux.

Cette foule était recueillie, mais elle n'avait rien de lugubre, rien de désolé. Après avoir accompli son pèlerinage, déposé sur le marbre ou au pied de la croix de bois noir le souvenir destiné à honorer la mémoire de la morte ou du mort regretté, chaque famille se répandait à travers l'immense labyrinthe, s'arrêtait devant les mausolées somptueux, déchiffrait les inscriptions dont quelques-unes sont si ridicules que l'esprit gaulois s'émancipait devant elles et les flagellait d'un bon mot

en passant. Parfois ces promeneurs arrivaient, au détour d'une allée, devant une tombe sur laquelle une pauvre veuve et des enfants étaient prosternés; un respectueux silence se faisait alors, on se découvrait devant ces douleurs muettes, on leur donnait un témoignage de sympathie, et la vie, un moment interrompue, éclatait quelques pas plus loin en observations piquantes ou en réflexions naïves. Nous avons, par exemple, retenu ce dialogue :

Un bourgeois quelconque, assez endimanché, sa femme, ses enfants et une foule de parents en demi-deuil, sont arrêtés devant un caveau magnifique tout reluisant de marbre, de bronzes et de dorures.

— C'est tout de même agréable d'être riche; dit bêtement le papa, et de pouvoir se faire enterrer avec autant de luxe.

— Bah! dit un autre, là ou ailleurs, qu'importe? Les riches ont beau faire, c'est ici que

la véritable égalité commence; d'ailleurs, quand on est mort c'est pour longtemps, comme dit la chanson.

— Qui sait? reprit sentencieusement une jeune femme; qu'en savez-vous si c'est pour longtemps? Dieu ne vous a pas dit son dernier mot.

— C'est égal, reprit le papa, qui poursuivait son idée, je voudrais bien avoir les moyens de me payer une sépulture de famille aussi... — j'hésite devant le mot, mais il est historique, — aussi *chic* que celle-là.

Une jeune fille pâle, d'apparence souffreteuse, se pencha alors près de la jeune femme et ajouta ces mots, qui me frappèrent : — Quoi qu'en dise mon oncle, la plus belle tombe est celle où l'on dort auprès de celui qu'on aime, fût-ce sous un rocher, fût-ce au fond de la mer!...

En entendant ces mots prononcés avec une certaine émotion, je regardai la jeune fille,

ses yeux étaient pleins de larmes ; sa parente lui serra silencieusement la main. — Qui sait, me dis-je à mon tour, qui sait s'il n'y a pas au fond de ces simples paroles quelque roman ignoré, tout un poëme mystérieux ?

J'ai cité ce dialogue, que j'avais, pour ainsi dire, sténographié dans ma mémoire, parce qu'il reproduit assez exactement la moyenne de tout ce que j'ai entendu autour de moi, et qu'il donne une idée de la dose d'intelligence et de sentiment que la petite bourgeoisie et la classe ouvrière apportent dans ces excursions mortuaires que la fête du 2 novembre ramène périodiquement. Là, comme partout, comme en toute circonstance, les femmes, même les plus vulgaires, se révèlent par cette finesse de tact, cette délicatesse de sentiments, cette tendresse, qui leur donnent sur nous une supériorité contre laquelle notre orgueil regimbe en vain.

J'ai entendu, pendant cette promenade de plusieurs heures, bien des conversations en plein vent et roulant invariablement sur le même sujet; eh bien! j'affirme sur l'honneur, — et l'on peut me croire, car j'en suis assez humilié pour mon sexe, — j'affirme que toutes les stupidités, toutes les banalités, tous les mots grossiers ont été dits par des hommes, et qu'à part une marchande de la Halle qui, en riant de son gros rire et montrant une rangée de dents éclatantes, laissa échapper devant moi une parole grossière, je n'ai entendu sur les lèvres des femmes ou des jeunes filles que l'expression de sentiments exquis, de pensées délicates, poétiques quelquefois, d'une piété douce et d'une foi qui n'était pas toujours très-orthodoxe, mais qui, à cause de cela peut-être, m'allait droit au cœur.

A propos d'orthodoxie, il est bon que j'interrompe le cours de mes réflexions pour dire

comment je rencontraï le héros de ce petit livre.

J'étais appuyé sur la grille de l'humble tombe où repose Balzac, quand un jeune homme s'approcha et déposa sans affectation un rameau de buis sur la plaque de marbre où est gravé le nom de l'immortel écrivain. C'était un garçon de bonne mine, d'une physionomie originale et intelligente. Il resta un moment silencieux, puis m'interpellant : — Parmi cette foule innombrable qu'il a tant amusée et tant instruite, me dit-il tristement, il n'y aura donc que nous deux qui songerons à honorer la mémoire du grand poète ? — Ces paroles, qui établissaient tout d'abord entre mon interlocuteur et moi une vive sympathie littéraire, me tirèrent de ma rêverie, et bientôt la conversation s'engagea entre nous.

De quoi parler dans un pareil lieu, si ce n'est de la mort et de la vie future ?

— Dûssé-je blesser vos croyances et vos

convictions, me dit mon compagnon, il faut que je vous avoue mon indignité ; dussé-je être revêtu d'un san-benito et grillé dans le premier auto-da-fé que l'on dressera sur la place de Grève...

— Voyons ! répondis-je, puisque me voici érigé en confesseur, je vous écoute, et tâchez de mériter mon absolution.

— Eh bien ! monsieur, je suis très-peu croyant en matière de paradis et d'enfer. C'est un tort, un très-grand tort, si l'on veut, et j'en conviens ; mais cela est, et il ne dépend pas de moi qu'il en soit autrement. La doctrine de la vie future telle que l'Église la formule dans ses enseignements quotidiens, dans ses cérémonies, cette doctrine m'est antipathique, elle révolte ma raison et mon cœur ; mes meilleurs instincts protestent contre elle, et tout ce qu'ont pu me dire à ce sujet des personnes très-bienveillantes et très-compétentes qui ont essayé d'entreprendre ma gué-

raison, n'a fait que m'endurcir dans la voie criminelle où je suis entré. Le paradis, c'est-à-dire une récompense éternelle; l'enfer, c'est-à-dire un châtement éternel, et quel châtement! le tout pour des vertus ou des vices très-contestables, mais qui, dans tous les cas, n'ont aucun des caractères de l'éternité et de l'infini, c'est ce que je ne peux ni ne veux admettre.

Et comme son ton s'animait, comme son œil pétillait : — Calmez-vous, lui dis-je, cette proposition sent en effet le fagot, mais je suis bon prince, et il y aura peut-être moyen de nous entendre.

— Bah ! reprit-il en riant, si ceux qui pensent tout bas ce que je viens de vous dire tout haut avaient le courage de leur opinion, il est probable que tous les inquisiteurs, saint Dominique en tête, ne pourraient suffire à châtier la foule des coupables, et qu'il ne resterait sur la terre que les personnes trop ver-

tueuses pour s'y occuper du soin grossier de perpétuer le genre humain. Non, mille fois non ! je ne crois pas, je ne puis croire à la doctrine du paradis et de l'enfer, et j'ai, pour cela, une foule de raisons.

« La première, c'est que je suis amoureux, mais amoureux comme un page, que ma maîtresse est belle comme une vierge de Raphaël, et que notre mutuel amour nous rend meilleurs l'un et l'autre.

— L'argument n'est pas convaincant, interrompis-je.

— Comment ! vous ne comprenez pas ? dit-il en ouvrant sur moi son grand œil étonné ; c'est que notre amour est de ceux qui mènent tout droit en enfer, et j'ai, au contraire, la conviction profonde qu'il nous sauve, qu'il est agréable à Dieu. Mais je vois que cette raison ne vous paraît pas suffisante. En voici une plus décisive, malheureusement elle sera plus longue à développer.

— A votre aise, parlez à cœur ouvert.

— Eh bien ! monsieur, je suis le fils, — mais je vous demande mille pardons de me mettre ainsi en scène et d'aborder une aussi grande question avec ce sans-*façon* et cette familiarité, — je suis le fils d'un bon et honnête ouvrier qui s'était progressivement élevé par son intelligence et son travail. C'était bien le plus joyeux voltairien que jamais Voltaire eût engendré. Il savait toute l'Encyclopédie par cœur, et, au besoin, il l'aurait mise en chanson, car il était aussi poète par occasion, comme Figaro. J'étais enfant encore lorsqu'une attaque d'appoplexie l'enleva subitement avec la rapidité de la foudre. Comme il aimait peu le clergé et toutes les pratiques religieuses, on agita sérieusement la question de savoir si l'Église lui donnerait la sépulture ; mais cet excellent homme, malgré ses incroyances, était si fort entouré de l'estime publique, il avait été si obligeant, si dévoué, si bon fils et si bon

père, qu'on craignit de heurter l'opinion de la petite ville qu'il habitait, et l'Église récita sur sa tombe les dernières prières. Il n'en était pas moins mort dans l'impénitence finale, et considéré bel et bien comme damné et condamné aux flammes éternelles.

» Mon confesseur, au collège, me disait toujours que si j'imitais mon père, j'irais tout droit en enfer ; c'était le plus infallible moyen de me décider à l'imiter, car il me semblait, tout enfant que j'étais, que je commettrais une lâcheté insigne si je ne me mettais en mesure d'aller consoler, par ma présence et mon amour, ce malheureux père livré aux tourments infernaux ; je considérais comme un devoir sacré d'aller les partager avec lui... Ça ne vous ennuie pas trop ? dit-il en s'interrompant tout à coup avec une vivacité charmante.

— Mais pas du tout, vous m'intéressez beaucoup au contraire, et j'ai hâte de savoir où vous voulez en venir.

— Patience! je pose mes prémisses. Je viens de vous dire ce qu'était mon excellent père. D'un autre côté, ma mère, ma bonne et sainte mère, — êtes-vous comme moi? éprouvez-vous un charme profond à prononcer ce doux nom de mère, le premier que nous ayons bābutié? — ma mère, dis-je, était plongée dans les pratiques d'une dévotion que la mort dont je viens de parler ne fit qu'exagérer. Le choléra éclata un jour autour d'elle; elle envoya sa famille à la campagne et elle resta pour soigner les malades; infatigable, elle allait d'un chevet à l'autre, pénétrant dans les mansardes, prodiguant aux pauvres ses soins et ses consolations. Très-belle et jeune encore, elle mourut bravement sur ce champ d'honneur, entourée de la plus profonde vénération. Sa dernière pensée fut pour mon père, en faveur duquel elle espérait avoir apaisé la colère céleste par sa piété et son dévouement, et pour moi, qu'elle craignait de voir

mourir un jour hors du giron de l'Église catholique. A cette heure suprême, et dans sa préoccupation maternelle, elle fit détacher une petite médaille de la Vierge suspendue à son cou, et me la destina en me priant de la porter toujours. Je vous laisse à penser avec quelle piété je satisfais à ce dernier vœu de ma première, de ma plus douce amie, de ma mère ! Tenez, la voilà cette médaille, que je baise chaque soir avec une filiale superstition !

» Certes, s'il y a un paradis, cette sainte femme doit y siéger au milieu des plus rayonnantes splendeurs, et, s'il y a un enfer, il est à peu près sûr que le cher mécréant qui fut mon père y occupe une place douloureuse. Cette séparation éternelle, et dans des conditions si contraires, de deux êtres qui se sont si tendrement aimés, qui ont rempli des devoirs communs, cette séparation est impossible. Le bon Dieu est bien trop bon, et il aime trop ceux qui ont aimé ici-bas pour permettre de

telles iniquités. C'est bien votre avis, je suppose ?

— Oh ! complètement, fis-je, j'ai même à cet égard une théorie...

— Voyons votre théorie, dit-il avec empressement.

— Plus tard ! songez donc que vous ne m'avez rien prouvé encore, bien que vous m'avez profondément touché en me parlant ainsi de votre mère.

— Vous êtes bien bon, — je poursuis : par quelle loi mystérieuse, les douces et chères influences qui veillent sur le berceau de l'être humain, qui protègent son enfance, qui entourent ses premiers pas et activent le développement de sa vie, se transmettent-elles si rarement ? Pourquoi ne laissent-elles pas leur empreinte dans notre esprit et dans notre âme ? Je comprends que je n'aie pas hérité du scepticisme paternel ; mais comment l'exemple, les conseils, les tendres exhortations de ma

pieuse mère, de ce bon ange dont le souvenir me suit et me protège dans la vie, n'ont-ils pu parvenir à apaiser la révolte de mes sentiments et de ma raison, me plier à la discipline et aux pratiques de l'Église.

» Tout à l'heure, avant de vous avoir rencontré, je me demandais cela et bien d'autres choses encore en parcourant ces allées ; j'éprouvais une sérénité ineffable au milieu de ces tombes nombreuses dont je foulais avec respect les dalles sacrées, et j'étais heureux de ne pas me sentir en communion avec la foi chrétienne sur ce point décisif de la vie future. Je me rappelais les paroles terribles qui retentissaient, il y a peu de jours, sur le cercueil d'un de mes camarades de collège. Ce *dies iræ* ; ce jour de colère, de misère et de calamité dont l'hymne funèbre fait un si effrayant tableau, je n'y crois pas ! Ce repos éternel, *requiem æternam*, que le prêtre invoquait, me semble une impiété !

Et cependant, croyez-le bien, je sens en moi les élans d'une foi profonde et sincère ; il est des moments, et je n'oserai jamais vous dire lesquels, où je m'élève vers Dieu dans une sorte d'extase ; mais ce Dieu n'est pas celui que ma mère m'avait appris à adorer. Je ne puis lui assigner ni une forme déterminée, ni des attributs spéciaux, ni un séjour céleste. Je le sens vivre en moi et dans tout ce qui m'entoure, aussi bien dans l'immensité du ciel que dans le brin d'herbe, que dans le parfum des fleurs ; aussi bien dans le frémissement de ces cyprès que dans le grondement lointain que Paris nous envoie. J'invoque ce Dieu de bonté dont le souffle anime tout ce qui respire, et je l'invoque non pas seulement comme le Père éternel, mais aussi, mais surtout comme la plus haute et la plus sainte expression de la maternité et de l'amour sous tous les aspects. Je vis en lui, de même que je suis une émanation de son éternelle vie, de son

infinité. Je sens vivement, et vous sentez comme moi, je l'espère, que Dieu est tout ce qui est, mais que rien de ce qui est n'est lui; l'amour m'apparaît comme la loi suprême. N'est-ce pas, ajouta-t-il, qu'elle est bien admirable cette parole du divin maître à la belle pécheresse qui répandait ses parfums à ses pieds : « Il vous sera beaucoup pardonné parce que vous avez beaucoup aimé ! »

J'étais émerveillé de tant de verve et de jeunesse. C'est si charmant la jeunesse ! et je l'aime tant ! Je fais grâce au lecteur de mes réponses, je laisse parler mon compagnon avec toute son originalité.

— A ce point de vue, reprit-il, il me semble que la mort ne peut être l'entrée définitive au paradis, au purgatoire ou en enfer. La mort est le seuil d'une vie nouvelle : c'est le repos sans doute, mais le repos momentané

où, dans les bras de la mère immortelle, de la mère commune, nous renouvelons nos forces épuisées; ou nous nous préparons à de nouvelles luttes; c'est un degré que nous franchissons et qui nous rapproche de l'infini où nous n'atteindrons jamais; c'est la récompense que Dieu nous donne quand nous avons accompli une partie de notre tâche.

» Vous avez comme moi bien des affections autour de vous, n'est-ce pas? Eh bien! nous tous qui nous aimons si tendrement aujourd'hui, qui sommes unis par les liens de la famille, par ceux de l'amour, par ceux de l'amitié, est-ce que nous ne nous sommes pas aimés dans le passé? Est-ce que nous ne nous aimerons pas dans l'avenir? Et notre rencontre elle-même, cette sympathie qui m'a entraîné vers vous, croyez-vous qu'elles n'ont pas leurs racines dans le passé? N'avons-nous pas lutté et ne lutterons-nous pas toujours ensemble pour le triomphe de ce que

nous croyons bon et juste ? L'imperfection de nos sens et de notre nature ne nous permet pas de nouer dans nos souvenirs les chaînons des existences que nous avons déjà traversées, unis les uns aux autres ; mais chaque pas que nous faisons, chaque progrès que nous accomplissons, chaque victoire que nous remportons sur nous-mêmes, sur nos mauvais instincts, nous rapproche d'un état de moins en moins imparfait. La mort me séparera demain peut-être de ceux que j'aime, mais nous nous retrouverons un jour ; et, quand nous aurons achevé la culture de notre cœur, de notre intelligence, de notre corps, Dieu nous appellera alors à vivre dans un monde meilleur, où les conditions de l'existence, où nos sens seront plus perfectionnés, et là encore nous lutterons ensemble pour le triomphe de ce qui est bon, de ce qui est juste, de ce qui est beau.

» On croit aisément ce qu'on désire ; or, c'est

mon désir que j'exprime ici ! mon désir et ma foi. C'est absurde, direz-vous ; je vous répondrai, comme saint Augustin : *Credo, quia absurdum.*

J'admiraïs cette verve intarissable. Il se méprit sur le sentiment qu'il me faisait éprouver.

— Pardon ! me dit-il, je sais bien que j'exprime fort mal ce que je ressens. C'est qu'il est difficile, pour moi du moins, de rendre des sentiments de cette nature, parce qu'ils se pressent tumultueusement dans mon âme. Un jour, je tâcherai de les écrire. Ce que je sais le mieux, c'est que le souvenir de ma mère domine ici toutes mes impressions. C'est elle qui m'accompagne, c'est à elle que je parle ; son souvenir et son amour absorbent aujourd'hui tous mes amours et tous mes souvenirs. Eh ! tenez ! ce matin, — car je suis ici depuis onze heures, — ce matin, assis au pied

d'un de ces arbres, j'ai écrit au crayon sur ce chiffon de papier, une sorte de prière, ou d'invocation, si vous aimez mieux. Si je vous la lisais, vous y trouveriez peut-être une expression plus nette de ce que je veux dire. Mais rassurez-vous...

— Comment donc ! n'avez-vous pas dit tout à l'heure que nous étions de vieux amis ? J'exige donc cette lecture.

Et, déchiffrant son manuscrit, il lut d'une voix très-émue :

« Mère ! mère chérie , où es-tu ? Sous quelle forme me permettrez-vous, ô mon Dieu ! de la retrouver, la pieuse femme qui me porta dans ses flancs, et m'apprit à murmurer votre saint nom ?

» Que de fois, depuis le jour où sa vie a semblé s'éteindre, que de fois je me suis écrié dans la douleur et dans la solitude de mon âme : O ma mère, où es-tu ?

» Où es-tu, rameau bienfaisant qui abritas mon enfance ?

» Où est la douce main qui guida mes premiers pas ?

» Où est le baiser maternel qui éveilla mon premier sourire ?

» Où est la fleur gracieuse qui me prodigua ses doux parfums ?

» Blanche étoile, qui me guidas au port, mère adorée, où es-tu ?

» Elle était en vous, et vous n'avez pas cessé d'être, ô mon Dieu ! donc elle est encore, elle vit ! Sa forme seule, son doux visage, son sourire, son regard caressant, ont seuls disparu ; mais sa vie ne peut être éteinte, puisqu'elle était un rayon de votre éternelle vie.

» En quels termes, par quels actes pourrai-je vous remercier, mon Dieu ! pour m'avoir donné cette foi consolante qui fait que la vie de ma mère me sourit au delà du tombeau, à travers les ténèbres de la mort ?

» Non, tu n'es pas loin de moi, ô ma mère ! Toutes les splendeurs de la nature m'apportent un écho de ta voix regrettée.

» Il me semble que ton regard me suit dans le regard d'un bel enfant ; que tes yeux revivent dans les siens, que je retrouve ton sourire dans le sourire de toute noble femme vers laquelle m'entraînent de mystérieuses sympathies !

» Les tendres soins, les douces caresses que j'ai reçues de toi, ma mère ! je les rendrai avec bonheur aux êtres dont Dieu me confiera peut-être un jour la garde, et parmi ces existences chéries, que j'entourerai de toute ma sollicitude et de tout mon amour, Dieu sait si la tienne ne grandira pas pour un nouveau but et avec de nouvelles perfections.

» Mère, mère chérie, où que tu sois, tu es en Dieu, et nous sommes ensemble, unis par d'invisibles liens. Où que tu sois, bénis ton fils, protège-le de ton inépuisable tendresse,

inspire-le de tes saintes résolutions. *Amen.* »

J'étais ému ; je lui dis très-sincèrement mon émotion, puis je discutai avec lui, pour tenir sa verve en haleine, quelques points de ce qu'il appelait sa foi.

— Mon Dieu ! me dit-il dans un petit mouvement d'impatience, je sais bien que vous pouvez m'adresser le terrible : « Qu'est-ce que cela prouve ? » ou bien : « Qu'est-ce qui vous le prouve ? » Évidemment cela ne prouve rien, et je le prouverais moins encore si c'est possible, mais je n'ai pas non plus l'intention de vous prouver quoi que ce soit. Je vous rencontre, et tout à coup je sens un lien entre vous et moi ; vous avez la bonté de m'écouter. Mon âme s'ouvre sans défiance à la vôtre.

— Qui sait, reprit-il en s'interrompant et riant lui-même de sa boutade, qui sait si déjà nous n'étions pas ensemble aux croisades ? — Mais à quoi, diable ! voulez-vous donc croire si vous

ne croyez ni à ce que je crois, ni à la redoutable doctrine du paradis et de l'enfer? Il faut opter, car, après tout, quel est le levier sur lequel vous vous appuyez pour traverser les épreuves de la vie et envisager sans frémir l'épreuve de la mort? Quand votre âme est pleine de joie, quand vous serrez la main d'un ami, quand vous êtes aux pieds de la femme adorée, quel est le Dieu que vous bénissez et que vous remerciez pour ces biens suprêmes? Lorsque vous contemplez le ciel resplendissant de lumière comme en ce moment, ou rayonnant d'astres innombrables pendant une belle nuit, quelles sont les pensées qui tressaillent en vous? Que vous racontent l'Océan, les forêts, la foudre, les tempêtes, de leurs voix majestueuses?

« Si, comme moi, vous n'admettez pas le châtiment et la récompense, tels que le catholicisme nous les présente, il faut bien cependant qu'en partant de l'idée de Dieu,

c'est-à-dire de l'idée de justice par excellence, vous arriviez à une croyance quelconque qui réponde à cette idée ! Sans cela, la vie perdrait toute haute moralité, les bons instincts resteraient sans ressort et seraient étouffés par l'égoïsme, comme le blé serait dévoré par l'ivraie si la main prudente et active du laboureur n'y veillait sans cesse.

» Pour moi, je vous l'avoue, je crois, mais je crois fermement, je crois avec passion, comme on croyait aux époques primitives, que chacune et chacun de nous prépare aujourd'hui sa transformation future, de même que notre existence actuelle est le produit d'existences antérieures. Riez si vous voulez, mais je crois, j'ai la foi, et c'est par l'amour que l'on arrive à la foi ; je ne sais pas de prédication plus éloquente qu'une caresse, et je ne sais pas de plus douce prière que l'amour. Ils condamnent la chair, comme si la chair n'était pas en Dieu, comme si elle n'était passainte...

— Mais, mon cher ami, lui dis-je, vous n'en finirez pas si vous courez ainsi de digression en digression. Tâchons donc de rester sur le terrain de la vie future et dans la question des châtimens et des peines.

— C'est bien simple! dit-il. Suivant que nous cultivons et que nous élevons, en nous et hors de nous, l'intelligence, le cœur et le corps, qui sont les trois manifestations de la vie, nous nous préparons, pour notre existence future, une intelligence plus grande, un plus noble cœur, un corps plus sain et plus beau. Tout est là.

— Ah çà! mais, l'interrompis-je en riant, vous me paraissez tenir singulièrement au corps et à la beauté physique. Avez-vous donné tête baissée, vous aussi, dans la doctrine saint-simonienne de la réhabilitation de la chair?

— Pourquoi pas? reprit-il sans se laisser désarçonner. Est-ce que l'Église elle-même,

malgré ses anathèmes contre la chair et la matière immonde, n'a pas grand soin d'exclure du sacerdoce les bossus, les boiteux, les borgnes, tous les êtres contrefaits, quelles que soient d'ailleurs leur intelligence et leur capacité? Est-ce que les anges ne revêtent pas des formes admirables? Est-ce que les vierges de Raphaël et de Murillo ne réalisent pas le type de la beauté idéale? Est-ce que dans ses cérémonies et ses solennités l'Église ne s'attache pas à frapper les sens par la pompe extérieure? Pourquoi ces vêtements splendides brochés d'or, ces métaux ciselés, ces dais étincelants, ces merveilles de l'art, amoncées dans nos temples? Pourquoi ces chants, ces vapeurs de l'encens, ces orgues sonores, ces fleurs, ces tapis, ces vitraux aux mille nuances, dans nos riches basiliques?

» Oui, quoi que vous en disiez, je tiens beaucoup, pour ma part, à la beauté, à la pureté, à la sainteté de la forme, et l'amour, je vous

le répète, est la plus douce des prières. Mais ceci nous mènerait trop loin et sur un terrain que nous aborderons un autre jour, si vous voulez, celui de la moralité des relations amoureuses. Restons, s'il vous plaît, dans la question de la vie future ; il est impossible de s'occuper d'autre chose autour de ces tombeaux.

» Tenez, regardez là, dans ce groupe qui s'avance vers nous, regardez cette pauvre jeune fille dont le corps semble disloqué ; elle n'a rien pour elle, la malheureuse enfant ! elle est laide comme l'envers d'un péché capital, — je dis l'envers parce que l'endroit est toujours une beauté morale ou une vertu.

— Oui, je la vois, elle est appuyée au bras d'une ravissante créature.

— Précisément ! eh bien ! croyez-vous que c'est le hasard qui a distribué d'une façon aussi inégale la laideur et la beauté ? Dieu ne fait rien en vain, vous le savez, et tout est

admirablement ordonné dans l'univers ; chaque effet y a sa cause invisible. Si de ces deux jeunes filles, l'une est laide et l'autre admirablement belle, c'est qu'une loi éternelle et équitable préside à la distribution des dons divins ; c'est que l'une a sans doute soigné, cultivé, embelli et respecté sa chair dans ses existences antérieures, et elle recueille ce qu'elle a semé ; elle reçoit aujourd'hui sa récompense proportionnée à ses œuvres ; l'autre a agi en sens inverse, elle récolte la laideur. Si nous pouvions apprécier la dose de cœur et d'intelligence de chacune de ces deux jeunes personnes comme nous apprécions à première vue l'harmonie ou l'irrégularité de leurs traits, nous arriverions aux mêmes conclusions.

» Le petit laidéron est peut-être un ange de douceur, de bonté et de dévouement ; elle est peut-être douée d'un esprit vif, d'un sens droit, d'une intelligence rapide ; tandis que

l'autre est peut-être un monstre de coquetterie et d'égoïsme. Regardez-la, elle va passer près de vous, je parierais presque qu'elle est bête comme un dindon. C'est que la première, dans le cours de ses transformations successives, a formé son esprit, élevé et ennobli son cœur au contact de toute grande idée, de tout généreux sentiment. C'est que la seconde a laissé envahir son intelligence et son âme par l'ivraie des mauvais instincts, des passions honteuses.

» Mais cet enseignement religieux, ajouta-t-il, surgit à chaque pas. Voyez à votre droite cette nourrice dodue qui porte, dans des langes de dentelle, ce beau petit chérubin aux grands yeux bleus; que de soins autour de cette frêle créature! Voilà sa jeune mère qui se penche pour la contempler avec amour; cet enfant s'endormira ce soir dans un berceau de satin blanc mollement ouaté, dans une chambre bien close. A son premier cri toute

la maison sera sur pied ; les médecins les plus célèbres seront consultés s'il est malade.

» Maintenant tournez-vous de ce côté, regardez à vingt pas devant vous, près de la fosse commune, cette pauvre vieille femme infirme et cet enfant sale, chétif, très-peu peigné, qui s'accroche à sa robe. C'est probablement la grand'mère et le petit-fils ; il manque un trait d'union entre eux, c'est la mère, qui est peut-être morte à vingt ans, de misère et de faim ! Ce malheureux enfant, dans quelles conditions a-t-il grandi ? Tout souffre en lui, son estomac aussi bien que son intelligence et son âme, dépourvues de l'alimentation qui pourrait les faire germer. Croyez-vous que ces contrastes n'ont pas leur raison d'être dans les desseins impénétrables de Dieu ? Croyez-vous que ces enfants, si inégalement partagés au début de la vie, n'ont pas des destinées prévues ?

» La vie universelle a ses degrés que nous franchissons laborieusement de génération en

génération et à travers les siècles. Vous rappelez-vous cette délicieuse et profonde invocation de notre grand, de notre immortel Balzac, dans son *Histoire intellectuelle de Louis Lambert* : « Adieu, pierre ! tu seras fleur ! adieu, fleur ! tu seras colombe ! adieu, colombe ! tu seras femme ! etc. » C'est tout simplement admirable ! Mettez donc toute la poésie chrétienne du paradis et de l'enfer à côté du sentiment panthéistique qui a inspiré cette seule phrase de notre poète, et vous verrez comme elle pâlera !

» Pour moi, ajouta-t-il en poussant mélancoliquement un soupir que j'accueillis d'un sourire amical, j'ai deux ambitions auprès desquelles les ambitions humaines que je vois s'agiter autour de moi sont parfaitement niaises.

— Ah ! voyons, dis-je, jusqu'à quel point, suivant une autre expression de Balzac, vous avez le sang riche en fer. Quelle est la première de ces ambitions ?

— D'abord, je voudrais devenir femme dans ma prochaine transformation. Être femme ! quel beau rêve ! Belle, intelligente, bonne, amoureuse, mais amoureuse avec passion ! Donner la vie avec une caresse ; verser toutes les ivresses, tous les délires, tous les tressaillements du bonheur dans l'âme que j'aurai élue ; exercer une influence souveraine, un empire adoré : moraliser par un seul de mes sourires, châtier par un seul de mes refus. Mon Dieu ! que je serai heureuse !

— Patience ! mon cher monsieur, lui dis-je ; vous n'y êtes pas encore ! un peu de patience ! Voyons votre seconde ambition.

— La seconde, la voici : c'est d'avoir terminé toutes mes étapes sur cette planète et d'aller avec l'être que j'aime le mieux ici-bas, recommencer de nouvelles existences dans des mondes plus lumineux, moins imparfaits, où toutes les facultés de l'âme et du corps, toutes les puissances d'aimer sont centuplées ; où

l'art et la poésie ont des proportions inconnues, où Dieu se manifeste plus splendidement. Voilà les paradis vers lesquels ma pensée et mon cœur s'élancent, non parce qu'on y regarde éternellement Dieu face à face, car Dieu, qui est tout ce qui est, n'a ni face ni profil, mais parce qu'on y est plus près de lui ; parce qu'on y goûte plus complètement, plus poétiquement toutes les joies du cœur et de l'esprit, tous les plaisirs que j'entends condamner bien haut par une foule de crétins ou de brutes, qui recherchent dans l'ombre et honteusement ce qu'il y a de plus grossier et de plus immonde dans ces joies et dans ces plaisirs qu'ils proscrivent tout haut. Mais ce but sacré, il dépend de nous de l'atteindre ; nous pouvons, suivant notre libre arbitre, nous approcher ou nous éloigner de ce Dieu, foyer de l'universel amour.

» Donc, ajouta-t-il en manière de conclusion, la mort est et sera toujours une séparation

plus ou moins cruelle et douloureuse ; mais, quand les hommes, les femmes et les enfants croiront ce que je crois, ce que tant d'autres ont cru avant moi, les douleurs de cette séparation seront moins sombres, moins désespérées ; on considérera la mort comme une mère bienfaisante, *alma parens*, qui nous endort sur son sein et nous donne une vie nouvelle ! »

Il allait, il allait ainsi, avec une intarissable abondance de paroles, d'images, d'idées : c'était un kaléidoscope intellectuel qui tournait sous mes yeux et créait à chaque tour des combinaisons merveilleuses. J'éprouvais déjà pour ce compagnon de promenade une affection très-vive, qui justifiait d'ailleurs ses théories. Je commençais à croire, ainsi qu'il l'avait dit gaiement, que nous nous étions trouvés ensemble aux croisades.

J'avais remarqué, au milieu du pétillement

de sa causerie, que souvent son attention avait été distraite et que notre promenade nous ramenait invariablement au même endroit, près de la chapelle mortuaire, d'où l'œil découvre un si ravissant panorama. Après quelques détours, nous arrivâmes au même point, et je sentis son bras tressaillir sous le mien comme si tout son corps eût été frappé d'une commotion électrique.

— Pardon ! me dit-il, je vous quitte ; je vois venir une personne que j'attendais. Mais permettez-moi de vous laisser ma carte ; veuillez me donner la vôtre ; je ne lâche pas ainsi un ami de dix siècles, ajouta-t-il en riant.

Je lui tendis mon morceau de carton, il me remit le sien, et je ne pus me défendre d'un mouvement de surprise en lisant ces deux noms : LUDOVIC R...

— C'est singulier, dis-je, vous portez le nom d'un des hommes que j'aime le plus, un ami d'enfance.

— Et vous, répliqua-t-il gaiement, vous portez le nom de famille de ma mère, de ma bonne mère. Niez donc, maintenant ! Vous ne voyez là sans doute qu'une coïncidence bizarre, un effet du hasard, un jeu de ce dieu aveugle et stupide. Pour moi, si je n'étais d'ailleurs profondément convaincu, cette circonstance serait pour moi toute une révélation. Croyez-le bien, mon ami, ajouta-t-il en serrant ma main de la façon la plus affectueuse et la plus tendre, il n'y a rien de fortuit dans notre rencontre. Nous nous retrouvons, et ce n'est pas pas pour rien ; c'est que nous devons exercer l'un sur l'autre une décisive influence. Ainsi donc, à la vie et à la mort ! »

Pendant ce temps, une jeune femme s'avancait vers nous. En m'apercevant, elle baissa son voile noir sans affectation, et mon ami, pressant ma main une dernière fois, courut vers elle. C'était une jeune femme, grande et

élancée, gracieuse et souple comme un beau cygne ; toute sa personne et sa toilette étaient d'une inimitable distinction.

Leurs bras s'enlacèrent, elle pencha sa tête charmante comme pour mieux entendre la parole du bien-aimé, et ils s'éloignèrent.

Je les suivis longtemps du regard ; c'est si bon à voir un couple amoureux ! puis ils se perdirent dans les sentiers. Je songeais, immobile, à tout ce que m'avait dit mon jeune ami du temps des croisades, à son respectueux enthousiasme pour la mémoire de sa mère. Je songeais à la mienne, à sa tombe lointaine, à l'amie tendre et charmante qui, au même moment peut-être, s'inclinait en priant sur la dalle funèbre, quand je fus tiré de ma rêverie par le bruit et le murmure d'une foule.

Deux convois venaient d'entrer en même temps dans l'enceinte du cimetière. L'un était

trainé par des chevaux caparaçonnés, coiffés de plumes noires. Le cocher était affublé d'une livrée de deuil, avec aiguilletes, galons d'argent, etc., etc. Le char s'arrêtait auprès d'une riche sépulture de famille. Un peu plus loin, un corbillard, orné de modestes draperies blanches, escorté de très-jeunes filles qui tenaient par une de leurs extrémités les rubans blancs attachés au cercueil, dernier lien matériel qui les rattachât à leur compagnie ! Ce corbillard s'arrêtait auprès de ce monstrueux cloaque désigné sous le nom de fosse commune, vaste ossuaire, où les morts dont les familles n'ont pas le moyen d'acheter un terrain sont jetés pêle-mêle, au mépris de la loi, entassés les uns sur les autres, dans une odieuse promiscuité.

Le cercueil fut descendu dans la fosse au milieu du profond recueillement de l'assistance. On n'entendait que les sanglots des petites filles et le frottement des cordes conter-

les parois de la bière ; puis le fossoyeur, avec la magnifique indifférence qui est l'apanage de cette profession, fit son œuvre. La terre, les cailloux, les vieux ossements, retombèrent avec un bruit sourd sur les planches où dormait la pauvre enfant ; puis la foule se retira ; c'était fini ! Oui, c'est fini, excepté pour Dieu, qui vient de transformer cette existence dans toute sa fleur et de l'appeler à une destinée nouvelle ; excepté pour sa mère, sa pauvre mère, dans le souvenir de laquelle elle ne mourra jamais !

Sa pauvre mère, hélas ! de son sort ignorante,
Avoir mis tant d'amour sur ce frêle arbrisseau !
Et passé tant de nuits à l'endormir, souffrante,
Toute petite en son berceau !

Je répétais ces beaux vers de Victor Hugo en suivant le boulevard extérieur, quand une voiture passa près de moi. « Louis ! Louis ! adieu ! à demain matin, chez vous ! » cria une

voix connue. Je vis à la portière la joyeuse et bonne figure de mon compagnon du cimetière, de Ludovic R... en un mot, de mon ami des croisades, qui agitait sa main vers moi. Mon regard plongea dans la voiture. La jeune femme était au fond. Non-seulement elle n'avait plus son voile sur les yeux, mais elle ne portait plus sa capote de velours bleu, qu'elle avait déposée sur la banquette. Elle rencontra mon regard et détourna rapidement la tête. Mais j'avais eu le temps de l'apercevoir. Elle était belle et paraissait bonne !

Le surlendemain, le courrier du Midi m'apportait la fleur cueillie au tombeau maternel.

Sœur de mon âme ! douces et blanches mains qui m'envoyez ce souvenir pieux, soyez bénies !

II

COMMENT LUDOVIC ÉCRIVIT SES PRIÈRES

Je revis souvent ce doux et aimable jeune homme ; il venait passer auprès de moi les longues soirées d'hiver, et de ces longues soirées je garde un ineffaçable souvenir.

La conversation de Ludovic avait un charme irrésistible, et je retrouvais dans son accent méridional les lointaines harmonies de la patrie absente.

Quand il parlait, il me semblait entendre le bruit de nos pins du Midi se mariant avec la sonore musique des vagues méditerranéennes venant expirer sur la rive natale.

Il s'établit entre nous une sympathie et une confiance sans bornes ; il m'ouvrait son cœur,

me confiait ses peines. J'appris ainsi qu'il était journaliste, que la jeune femme qu'il aimait, et auprès de laquelle je l'avais vu si heureux, ou plutôt si amoureux, s'était mariée à un autre. Cet événement avait été pour lui la cause d'une inguérissable douleur.

Il était en proie à des accès de tristesse nerveuse qui m'affligeaient et m'inquiétaient pour son avenir.

Le soir, au coin du feu, pendant que je travaillais, ou même pendant que nous causions, il avait l'habitude de griffonner sur des chiffons de papier qu'il jetait ensuite pêle-mêle dans un carton sur lequel son nom était écrit en belles lettres majuscules.

L'été vint; Ludovic partit. Nous nous perdîmes de vue, et je ne le retrouvai un instant qu'au milieu du tumulte causé en France et en Europe par la révolution de 1848.

La circonstance vaut la peine d'être racontée.

On se souvient sans doute qu'il n'y avait à cette époque agitée que deux industries en pleine prospérité : la fabrication des habits, des coiffures, des boutons, des baudriers et autres ustensiles propres à la mise en état des gardes nationales, puis la fabrication des journaux.

On éditait des journaux à tous les coins de rue.

Quelques amis m'offrirent la ré daction en chef d'un grand carré de papier, m'affirmant que j'allais sauver la patrie en mettant ma plume au service des bons principes.

Je me laissai fléchir, je consentis à sauver la patrie ; toutefois, ma paresse s'effraya de la lourde tâche que je venais d'accepter, et songeant naturellement à Ludovic, je courus bien vite chez lui pour le prier de m'y aider.

Je le vois encore : il était dans sa mansarde de la rue Navarin, pâle, l'œil en feu, entouré de ses vieux livres qu'il aimait tant, assis devant une table chargée de manuscrits.

Je formulai ma proposition, il refusa net avec sa bienveillante fermeté.

— Non, ami, me dit-il d'une voix affectueuse et douce, non, je ne veux plus rentrer dans ces luttes affreuses du journalisme quotidien où j'ai dépensé en gros sous, jour par jour, et sans que personne m'en ait tenu compte, tout l'or de mon intelligence et de mon cœur.

« J'ai là, ajouta-t-il en frappant son front, un livre que je veux écrire :

» Je vais partir, j'irai en province d'abord passer quelque temps auprès d'une vieille amie de ma mère, puis... »

Chaque fois qu'il prononçait le nom de sa mère, Ludovic ne pouvait se défendre d'une vive émotion ; quelques larmes brillèrent à ses yeux ; je m'efforçai de le dissuader.

— Quel est ce livre que tu veux faire et qui est là ? lui dis-je, en appuyant amicalement ma main sur sa tête.

— Tu le sais presque, répondit-il, c'est celui auquel je rêvais déjà, lorsque chez toi j'écrivais sur des feuilles volantes jetées au vent ces prières où je chantais ma foi et mes espérances.

Sa résolution était bien arrêtée; j'embrassai Ludovic, qui partit, en effet, peu de temps après, pour aller rejoindre l'amie de sa mère; nous échangeâmes quelques lettres, puis il cessa de me répondre.

J'appris plus tard, par un de nos amis communs, qu'il était parti pour aller visiter l'Allemagne, voulant y compléter une sérieuse étude qu'il avait entreprise sur l'origine et les points de contact des différents dogmes.

L'année suivante, parcourant négligemment les colonnes d'un journal, j'y lus, on devine avec quelle émotion, un fait Paris conçu en ces termes :

« Un jeune littérateur qui s'était fait remarquer dans les luttes du journalisme par un

talent plein d'originalité et de verve, M. Ludovic R..., vient de mourir dans la plus profonde misère, au moment où il mettait la dernière main à un ouvrage philosophique très-important. »

Ce fut ainsi que j'appris la mort prématurée de cet ami de ma jeunesse.

Je n'ai pas besoin de dire si je fus douloureusement affecté. Quelqu'idée qu'on se fasse de la mort, quelle que soit l'espérance qui rayonne pour chacun de nous au-delà du tombeau, cette séparation, dont nous ignorons le terme, ce mystérieux voyage vers des régions inconnues n'en cause pas moins de pénibles déchirements.

Je pris des informations, je courus d'un bout à l'autre de Paris, je finis par découvrir la demeure de Ludovic, la chambrette où il était mort, en effet, suivant l'expression du journal, dans la plus profonde misère.

Pour tout héritage, il avait laissé quelques manuscrits que, d'après ses dernières instructions, on avait expédiés à la vieille dame, amie de sa mère.

Je revins tristement chez moi, songeant à cette existence sitôt brisée, à tant de rêves, à tant d'espoirs évanouis, feuilletant dans ma mémoire tous les souvenirs des jours passés dans l'intimité de ce frère de mon cœur, depuis le moment où je l'avais rencontré plein d'amour et de vie au Père Lachaise, jusqu'à notre dernière entrevue.

Je me rappelai alors la conversation que j'avais eue avec lui, ces prières, dont il m'avait parlé comme du premier jet de son œuvre, et qu'il avait en effet écrites sur ma table, pendant nos longues et amicales causeries.

Je mis à sac les cartons, les papiers, je secouai la poussière de ma bibliothèque, et je

finis par découvrir, entassées les unes sur les autres, ces feuilles volantes que Ludovic avait cru perdues.

Je vais transcrire quelques-unes de ces pages et j'avoue que je ne les livre pas sans crainte au vent de la publicité.

Des prières dans un temps comme celui-ci, n'est-ce pas une anomalie, n'est-ce pas vouloir remonter le courant qui nous emporte ?

Quelles que soient les préoccupations actuelles, j'espère qu'il se trouvera encore dans la foule quelques âmes tendres qui liront avec joie ces douces et ferventes prières, où je retrouve toutes les idées, tous les sentiments, tout le cœur de mon pauvre ami.

Ludovic est mort. Je puis donc dire ici tout le bien que je pense de lui, les vivants ne s'en fâcheront pas. J'ai relu attentivement ces aspirations ardentes, ces vœux, ces soupirs, ces élans d'une âme aimante et rêveuse, ferme

et passionnée, qu'un invincible aimant attirait vers les choses d'en haut. J'ai été touché profondément du sentiment religieux auquel Ludovic obéissait, sentiment qui procède de toutes les croyances que l'humanité a traversées dans ses nombreuses évolutions. Il m'a semblé qu'indépendamment de l'attrait qui peut s'attacher à la forme et au fond de ces improvisations, il y avait là un sujet d'études fort intéressant. Le succès des deux premières éditions de ce petit livre me confirme dans cette pensée.

Ludovic était-il catholique, luthérien, calviniste, presbytérien, israélite, musulman ou païen ? Je l'ignore. Mais ce que je sais bien, c'est qu'il croyait, c'est qu'il aimait, et que jamais âme n'a été plus que la sienne bienveillante et sympathique. Il avait en Dieu une confiance absolue, et il le comprenait sous une double face, paternelle et maternelle à la fois.

Ce que j'ai dit de lui dans la première

partie de cet ouvrage suffira, sans doute, à le faire connaître sous ce rapport. Je pourrais, tant la mémoire des jours passés près de lui m'est fidèle ! je pourrais écrire l'histoire de chacune de ces pages, retrouver les impressions, les tristesses, les joies, les douleurs sous l'influence desquelles il laissa échapper, comme un flot limpide, ces chants intimes. J'aime mieux laisser au lecteur le soin de les deviner. Je me bornerai seulement aux explications indispensables.

Ainsi, par exemple, il aimait — comme il savait aimer — la jeune femme dont j'ai parlé déjà.

Je me souviens qu'un jour il arriva chez moi le cœur gros, les yeux humides.

— Qu'as-tu ? lui dis-je.

— Pauvre femme, dit-il, répondant à sa pensée plus encore qu'à mon interrogation, elle tremble pour son enfant qui est dangereusement malade, et, disant ces mots, il appuya

sa tête sur mon épaule et fondit en larmes. Je le calmai ; il sortit, puis revint ; l'enfant allait mieux.

Je retrouve le feuillet qu'il écrivit ce soir-là.

— Tiens ! m'avait-il dit en me le donnant, je voudrais que toutes les mères s'habituaient à dire une prière dans le genre de celle-ci, et je lus :

POUR LES ENFANTS

« O mon Dieu ! ô puissance éternelle et infinie en qui tout vit et se meut ! ô Père adoré ! ô Mère tendre et bonne ! veillez sur les enfants, germes précieux des moissons futures ! Protégez-les ! Éloignez d'eux les maladies et les funestes influences qui engendrent les maladies de l'âme !

» Je vous prie, ô mon Dieu ! plus particu-

lièrement de veiller sur ceux que j'ai portés dans mes flancs ! Au nom de mon ardent amour, préservez de tout mal ces fraîches fleurs de ma vie !

» O mes chers petits anges ! aimez Dieu dans tout ce qui vous entoure !

» Doux fruits de ma tendresse, que nul ver malfaisant n'altère votre pureté !

» Ruisseaux limpides, que rien ne trouble votre cours !

» Rejetons charmants, croissez en grâce, en force, en beauté, en sagesse, et prêtez-moi votre ombrage !

» Gais oiseaux du ciel, murmurez longtemps à mon oreille vos joyeuses chansons !

» Fleurs gracieuses, épanouissez-vous sous le souffle maternel !

» Parfums suaves, embaumez ma vie de vos senteurs printanières !

» Robes d'innocence, que rien ne souille votre blancheur !

» Doux rayons de l'éternel amour, brillez sans cesse des célestes clartés!

» Enfants bien-aimés, chers trésors de mon cœur, priez pour tous ceux qui souffrent et qui aiment!

» Mon Dieu! mon Père! veillez-sur eux! Protégez le doux nid où s'abrite ma couvée! Inspirez-moi ce que je dois enseigner à ces chers petits! »

Je me souviens que, quelques jours après, pendant que nous devisions *de omni re scibili*, il tira de sa poche un petit livre de piété fort répandu et qui a pour titre : *Dieu est l'amour le plus pur*. C'était un cadeau, une surprise qu'il voulait faire à sa vieille amie, à celle qu'il appelait sa seconde mère, et dont il respectait profondément la piété. Avant d'envoyer ce livre à son adresse, il écrivit sur les pages blanches de l'en-tête quelques lignes que je le priai de transcrire à mon intention et que je

retrouve aujourd'hui avec joie. Les voici :

« Il est vrai, mon Dieu, que vous êtes l'amour le plus pur, et c'est au nom de cet amour que je vous implore.

» Que les rayons de votre grâce divine éclairent mon âme ; qu'ils l'enthousiasment pour tout ce qui est bon et beau ; qu'ils me dirigent, comme un céleste phare, vers le but éternel que vous avez assigné à vos enfants !

» Remplissez ma vie, soutenez-moi, inspirez-moi vos saintes résolutions !

» Vous, ô mon tendre père ! ô mon souverain maître ! vous qui êtes le pur amour, faites-moi cette grâce que je vive et que je meure en aimant de toutes les forces de mon cœur. »

Dans une des pages du livre il avait intercalé une sorte d'hymne à la Vierge, en tête duquel se trouvait cette invocation touchante :

« Ma bonne mère, vous qui remplacez ici-

bas avec une si tendre et si inquiète sollicitude le bon ange que Dieu a rappelé vers lui, chère et douce amie, vous m'avez quelquefois reproché d'être un impie parce que je ne vais pas toujours à la messe. Voici cependant une prière que votre mécréant de fils a écrite à votre intention :

«Vierge sainte, emblème de pureté et de grâce, belle et chaste souveraine de mon âme! Vous par qui la femme s'est élevée aux célestes splendeurs! Vous qui avez inspiré et qui inspirez de plus en plus aux hommes le respect et l'amour du sexe dont vous êtes la lumière et la gloire! Vierge adorée, beauté divine et rayonnante, éternelle adoration des mondes, répandez parmi nous les flots de votre grâce! Chassez loin de nous les fléaux de la guerre et des maladies! Écrasez du pied, comme vous avez écrasé la tête du serpent, toutes nos mauvaises passions, toutes nos haines brutales!

- » Bénissez le monde de votre divin sourire !
» Faites fleurir dans tous les cœurs l'amour,
cette immortelle fleur des célestes jardins !
» Éclairez-nous ! Sauvez-nous ! Pardonnez-
nous ! »

Un de nos amis, qui venait de lire cette prière, plaisanta beaucoup Ludovic sur ce qu'il appelait son mysticisme, et ajouta, en riant : « Te voilà maintenant dévot à la Vierge ! Hier tu faisais une tirade en l'honneur de Vénus aphrodite. Qui adoreras-tu demain, cher éclectique ? Pour compléter ta profession de foi catholique, tu devrais maintenant faire un acte de foi, un acte d'espérance et un acte de charité, sans oublier les litanies, et nous aurions ainsi tout ton catéchisme ! »

Ludovic n'était pas facile à désarçonner ; il avait la riposte assez vive et spirituelle. Il nous démontra clairement l'unité de ses principes ; puis, poussé au pied du mur et sommé

en quelque sorte de confesser ce qu'il croyait, il écrivit, sous forme d'acte de foi, cette déclaration plus ou moins orthodoxe; je suis simple narrateur et non pas juge :

« Je crois en vous, ô mon Dieu ! de toutes les forces de mon âme ! Je crois que vous êtes la Beauté idéale, la Bonté souveraine, l'Intelligence infinie !

» Je crois que votre souffle anime tout ce qui respire ; que les mondes dont le firmament est semé et que les êtres innombrables qui habitent chacun de ces mondes, que tout enfin se meut et vit en vous !

» Je crois que nous vivons de votre éternelle vie et que nous marchons vers vous, même à travers nos faiblesses et nos fautes !

» Je crois que la mort est votre messagère de résurrection et de paix !

» Je crois à votre Justice suprême ! Je crois que toutes les femmes et tous les hommes

sont également vos enfants et que vous les aimez d'un égal amour, qu'ils soient les aînés ou les cadets de la famille humaine !

» Je crois que votre bonté seule est infinie et que vous n'avez point de châtimens éternels pour des fautes éphémères !

» Je crois que les chants de joie de l'humanité, et non ses cris de souffrance, réjouissent seuls votre cœur maternel !

» Les combats de la vie sont rudes ! Assistez, ô mon Père ! ô ma Mère divine ! assistez ceux qui luttent ! Secourez ceux qui faiblissent ! Pardonnez à ceux et à celles qui succombent ! »

Sur la même feuille, et écrite sous la même inspiration, se trouve l'invocation suivante, portant ce titre :

ESPÉRANCE!

« J'espère en vous, ô Père ! ô Mère éternellement jeune et féconde ! En vous est ma force, en vous est mon courage. Vous êtes le phare des nuits ténébreuses, vous êtes l'étoile qui brille au milieu des tempêtes, vous êtes la brise bienfaisante qui conduit au port !

» J'espère en des jours meilleurs ! Le mal n'est pas une puissance ; vous seul, ô mon Dieu ! êtes puissant. Le mal n'est pas éternel ; l'éternité n'appartient qu'à vous, ô mon divin Père !

» Nos misères, nos faiblesses, auront un terme ; votre lumière pénétrera de plus en plus parmi nous, elle éclairera tous les replis de nos cœurs ! Votre immense amour inspirera aux hommes des sentiments plus frater-

nels, des résolutions meilleures! De jour en jour nos ténèbres s'effaceront; l'amour sauvera le monde!

» Votre règne sera un jour d'ici, ô mon Père! Tout corps et toute âme auront leur pain quotidien. Votre volonté sera faite sur la terre!

» C'est mon espérance, réalisez-la, ô mon Dieu!

» C'est mon vœu, exaucez-le, ô mon Père! vous, le soutien des forts, l'espoir des faibles, l'amant radieux des âmes blessées, l'éternelle aspiration des grands cœurs! »

C'était ainsi que s'épanchait ce fleuve de tendresse.

Mes lecteurs savent déjà combien Ludovic aimait sa mère, quel culte il professait pour cette chère mémoire. Il avait été élevé par elle avec cette infatigable complaisance, cette sollicitude caressante qui font dire

des meilleures mères qu'elles gâtent leurs enfants. Comme si l'amour pouvait gâter quelque chose ou quelqu'un, l'amour maternel surtout, le plus saint, le plus tendre, le plus désintéressé de tous les amours d'ici-bas !

Ludovic était donc un enfant gâté, c'est-à-dire un enfant rêveur, peu disciplinable, amoureux des grands spectacles de la nature, jaloux de sa liberté ; mais quelle âme que la sienne !

On sait que, bien jeune encore, il avait perdu son père dont il invoquait souvent le souvenir dans nos causeries.

— Je crois que tu n'as jamais rien écrit sur ton père ? lui dis-je un jour.

— Tu te trompes, répondit-il.

Le lendemain, en effet, il m'apporta cette page empreinte d'une mélancolie profonde :

A MON PÈRE

« Vous m'avez fait, ô mon Dieu ! une enfance heureuse et souriante ; de douces et tendres affections veillaient sur mon berceau. J'entrai dans la vie heureux et confiant. Tout à coup j'appris que j'étais orphelin, et je vis passer, et je suivis le cercueil de mon père, que vous veniez d'appeler à une vie nouvelle et à des devoirs nouveaux.

» Jusque-là, j'avais bégayé votre nom presque machinalement, ô mon Dieu ! mais, quand je vis autour de moi le sombre désespoir de ma mère et de tous mes parents, quand éclatèrent les longs sanglots, une lueur, pâle et vague encore, éclaira mon intelligence, pénétra dans mon cœur, et, pour la première fois, j'essayai de me rendre compte de ce

qu'étaient votre bonté et votre colère, vos châtimens et vos récompenses.

» Votre colère ! Pouvez-vous avoir des colères, vous qui êtes la bonté suprême et le calme éternel ? Non ! ce que nous appelons votre colère et vos châtimens, n'est pas autre chose que le développement désordonné de notre vie ; c'est l'effort violent et brutal de nos imperfections qui se dégagent de leurs langes pour tendre vers vous, ô perfection infinie ! ce sont les moyens mystérieux, inexplicables, dont vous vous servez pour nous élever vers vous, pour laver nos souillures et guérir nos faiblesses !

» Ce fut ainsi, ô mon père regretté ! que le premier grand malheur qui frappa mon enfance, que ta mort me fit naître à un sentiment plus vrai, à une intelligence plus nette de ma propre vie et de la vie de tous, qui est la vie de Dieu.

» Mais en vain de longues années ont

passé sur ma tête depuis ce sombre jour, depuis cette séparation douloureuse, rien n'a pu affaiblir en moi ton souvenir et ton image.

» Tronc robuste, dont le vaste ombrage abrita mes premiers ans, je vois encore la sève animer tes verts rameaux !

» Fleuve hardi, qui me berças dans ton onde vivifiante, je n'ai point oublié la tumultueuse harmonie de tes flots !

» Mont sublime, dont le front fut si souvent battu par la tempête, j'admire encore tes flancs nerveux et ta puissante structure !

» Cœur simple et droit, je n'ai pas oublié tes leçons !

» Esprit inquiet, intelligence avide, j'assiste encore à tes combats et à tes doutes !

» Pauvre poète ignoré, je répète encore tes chansons !

» Infatigable ouvrier, je vois ton front ruisselant sous l'effort d'un rude labeur !

» Ami dévoué, j'ai recueilli les larmes de tous ceux qui t'ont aimé et regretté!

» Amant plein de tendresse, la femme de ton amour, la compagne de ta vie, ma mère t'a aimé et t'a béni jusqu'à sa dernière heure!

» Bon père! je n'ai pas cessé de t'invoquer, de te sentir, de te chercher en moi et autour de moi; j'ai tâché d'améliorer ta vie en améliorant, en moralisant la mienne; j'ai rougi pour toi de mes fautes, j'ai été heureux pour toi de mes bonnes actions!

» Je ne sais sous quelle forme, ô mon Dieu! vous avez donné à mon père une vie nouvelle; mais il est en vous, comme je suis en vous, comme tout être et toute chose sont en vous.

» Ainsi que moi, ainsi que tous les êtres, il poursuit à travers des transformations successives, à travers le temps et l'espace, sa marche ascendante vers vous.

» Veillez sur cette existence qui me fut et

qui m'est encore si chère, soutenez-la dans ses luttes mystérieuses, éclairez-la de votre amour et rendez-moi digne d'elle, digne de vous! »

Je ne crois pas qu'il ait jamais existé une nature plus nerveuse et plus délicate, une âme plus impressionnable que celle de Ludovic. Il avait des tristesses et des joies d'enfant. Je l'ai vu parfois se désoler pour des chimères et sourire à des anges invisibles !

Dans ces pages qui feraient bien un gros volume et où je puise au hasard, je retrouve tout entier mon pauvre ami, et chacune d'elles me rappelle son œil distrait et caressant, son sourire triste et doux. Était-il resté amoureux ? Je l'ai toujours cru, mais il était sur ce point d'une réserve que j'ai toujours respectée. Rien n'est plus odieux que les amitiés indiscrètes; on donne ce qu'on veut ou ce qu'on peut donner.

Avec quelle facilité il subissait l'influence de l'atmosphère ! Il souriait avec le soleil et pleurait avec la pluie. Un jour de brouillard et de froid, je le trouvai, par extraordinaire, rayonnant de joie, et, tout en causant, il écrivit cette page où je vois encore courir sa main presque aussi fine qu'une main de femme. On eût dit que sa pensée s'échappait de son cerveau et de son cœur avec moins d'effort que l'eau s'échappe de sa source.

Voici cette page, écrite en petits caractères fermes et serrés :

« O mon Dieu ! d'où me vient la joie qui épanouit mon âme et à laquelle je ne puis assigner aucune cause ? Mes poumons se dilatent, mon cœur tressaille comme si j'aspirais l'air vivifiant des montagnes.

» Tout m'apparaît brillant et coloré. En vain le ciel est sombre, je vois à travers les nuages et avec les yeux de ma pensée, l'azur

infini du firmament; en vain la nature semble être en deuil, mon imagination la revêt de ses plus riches, de ses plus verdoyantes parures.

» L'air est muet, et je crois pourtant au loin entendre le murmure des ruisseaux serpentant sous l'herbe des prairies.

» Je vois la mer souriante et calme; les champs, couverts de riches moissons, promettent l'abondance aux pauvres laboureurs.

» Quand tout devrait l'attrister, tout au contraire réjouit mon œil; les hommes me semblent meilleurs, l'avenir m'apparaît brillant de douces promesses, je crois au bien; le bonheur chante en moi ses joyeuses fanfares; l'amour sourit sur mes lèvres et dans mon cœur.

» C'est vers vous, ô mon divin père! que je fais remonter ce doux rayon d'allégresse qui me vient de vous, qui m'inonde de ses célestes clartés.

» Et cependant, à cette heure, que de larmes coulent loin de moi !

» Combien de chagrins, combien de tortures que j'ignore ! que de mères affligées, que d'enfants orphelins, que de désespoirs solitaires !

» O mon Dieu ! consolez ceux qui pleurent, soulagez ceux qui souffrent ! envoyez-leur, comme à moi, un éclair de vos joies éternelles ! Faites briller à leurs yeux quelques lueurs d'espoir ! encouragez-les, soutenez-les dans leur misère ! faites-moi servir, faites servir tous les heureux de la terre à soulager leurs maux, à apaiser leurs souffrances ! donnez à vos fils malheureux, ô mon Père, ô mon Maître adoré ! la foi qui sauve, l'amour qui console et l'espérance qui encourage ! »

Je ne sais si je me fais illusion, mais il me semble qu'il faut remonter aux temps héroïques de la foi, aux grandes époques organiques

pour rencontrer au même degré le sentiment de piété, les notions de Dieu qui éclatent dans ces jets, dans ces improvisations pleines de sève.

Ludovic priait sans cesse et à propos de tout. Il priait, me disait-il, quelquefois, aux genoux de sa maîtresse. Le bonheur n'est-il pas une prière ?

Mais, dira-t-on, votre Ludovic était un panthéiste.

Panthéiste ! c'est possible, mais non à la façon de Spinoza. Il croyait, sans doute, que nous sommes tous en Dieu ; mais il était convaincu aussi que nul de nous n'est Dieu. Il adoptait la formule musulmane : Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu ! Mais, ajoutait-il, tout est en Dieu et nul n'est Dieu !

Il avait à cet égard des idées très-arrêtées qu'il développait de la façon la plus originale du monde. Il avait résumé ses pensées sur ce sujet dans la prière suivante que je soumis un

jour à un prêtre fort distingué, qui ne voulut pas m'en dire son avis, mais qui cependant tint à en prendre une copie.

Pour ceux qui, comme moi, ont connu Ludovic, il est tout entier dans cette page :

« Combien votre toute-puissance et votre suprême bonté, ô mon Dieu ! resplendissent et se manifestent sans cesse aux yeux de celui qui vous cherche, non dans les mystiques profondeurs de l'immensité, en un certain lieu et sous un certain aspect, comme un très-grand nombre est porté à le faire, mais qui vous cherche dans la nature entière, dans tout ce qui est, dans l'ensemble des êtres, depuis les soleils qui tourbillonnent dans l'espace jusqu'au brin d'herbe ou l'insecte s'abrite !

» Par quelle loi inconnue à mon intelligence, par quel mystère votre infinité se compose-t-elle de nos parcelles finies ?

» Comment nos imperfections peuvent-elles être contenues dans votre perfection idéale? Comment nos perversités s'unissent-elles à votre bonté parfaite?

» Je l'ignore; mais toutes les voix de mon cœur et de ma raison, les élans de la foi ardente qui m'anime, tout enfin me crie que nous sommes en vous, Seigneur! que rien n'est en dehors de vous, pas même ce qui semble le plus indigne de votre souveraine grandeur; pas même ceux qui blasphèment votre saint nom, ô Père! et qui vous méconnaissent comme l'enfant méconnaît d'abord la mère qu'il chérira un jour.

» Nous vivons de votre vie, et vous êtes le seul, l'éternel, le grand, le vrai Dieu du passé et de l'avenir, le Dieu Père et Mère à la fois de toutes les races, de toutes les générations non pas seulement sur notre globe infime, mais en tous lieux, et partout, dans chacun des points de l'immensité que vous remplissez de

votre gloire, que vous animez de votre souffle immortel.

» Nul n'est Dieu, si ce n'est vous, ô mon Père! et nul n'est hors de vous. Notre but est donc de nous élever sans cesse vers les hauteurs incommensurables de votre intelligence, de votre bonté, de votre beauté splendide. Chaque pas, chaque acte de notre vie, doivent tendre à nous rapprocher de ce but éternel.

» En vue du type de votre perfection sublime, je ne dois rien négliger de ma vie présente; aucun de ses aspects ne doit m'être indifférent, puisque cette vie est un souffle de votre éternelle vie et qu'elle est le chaînon qui m'unit à vous.

» Quels que soient mes maux, je ne dois pas appeler la mort, qui viendra à l'heure marquée par vous, ô mon Père! me donner le baptême d'une vie nouvelle; je ne dois pas l'appeler; car chacun des jours qui me séparent d'elle, qu'il soit assombri par la souffrance ou

illuminé par la joie, est nécessaire au développement, au progrès de mon existence.

» Dans chaque action de ma vie, je dois donc avoir pour objet de cultiver en moi et hors de moi ces trois faces sous lesquelles m'apparaît votre essence infinie, ce triple aspect de votre Trinité Sainte :

AMOUR,
INTELLIGENCE,
BEAUTÉ !

» Toute la règle de ma vie est dans l'adoration, le culte sans cesse actif de cette triple incarnation de votre souveraineté, ô mon Roi !
ô mon Père !

» C'est en pratiquant cette règle, c'est en l'enseignant avec ferveur, que je rendrai mon cœur, mon esprit et mon corps de plus en plus dignes de votre AMOUR éternel, de votre INTELLIGENCE suprême, de votre BEAUTÉ immortelle.

» C'est en travaillant à épurer, à ennoblir sans cesse mon amour et l'amour des autres ; à cultiver mon intelligence et les intelligences auxquelles je m'adresserai ; c'est en soignant mon corps comme le tabernacle d'un des rayons de votre Trinité ; c'est en aimant, en cultivant ce qui est bon, ce qui est beau, ce qui est intelligent, que je me rapprocherai et me rendrai digne de vous !

» BEAUTÉ, INTELLIGENCE, AMOUR, rayons divins de la majesté et de l'infinité de mon Dieu, vous nous éclairez, vous remplissez notre vie et vous faites de nous un reflet, une image de Dieu lui-même.

» Comment l'hymne de ma joie, de ma reconnaissance, ne monterait-il pas, ne descendrait-il pas, ne rayonnerait-il pas en gerbes de feu vers mon Dieu, vers mon Père, vers le foyer immense d'où la BEAUTÉ, l'INTELLIGENCE et l'AMOUR s'épanchent éternellement et sans cesse en flots lumineux sur les mondes ? »

Ces cantiques, ou, si vous l'aimez mieux, ces démonstrations enthousiastes de l'existence de Dieu, ces affirmations, calmes et ardentes à la fois, abondent sous ma main et je n'ai que l'embarras du choix.

En voici une qui me paraît remarquable à plus d'un titre; le lecteur appréciera :

« A cette heure où tout repose autour de moi, où le silence m'enveloppe, je me prosterne devant votre face auguste, ô mon souverain Maître ! et mon faible esprit essaye de se rendre compte de votre Infinité, de votre Eternité, de votre Immensité.

» Vous êtes, mon Dieu ! car je suis et je ne puis être qu'en vous ; et, quand la mort m'aura effacé du nombre des vivants, je serai puisque vous serez encore, et vous serez toujours. Il est donc vrai que je serai encore, que je serai toujours, même quand mon regard sera éteint et mon corps réduit en poussière.

» Quelque faible et quelque indigne que je sois, ô Père ! je suis de vous, je suis en vous et c'est là ma gloire et ma force !

» Vous contenez les myriades de soleils répandus dans l'espace, et au delà des vastes horizons où vos astres étincellent, au delà des mondes semés dans l'immensité et que mon regard interroge, des plaines plus vastes encore se déroulent, que peuplent d'autres soleils ; et au delà encore, toujours et sans cesse, s'étend le vaste océan de l'infini avec ses étoiles rayonnantes, son ordre immuable, son harmonie éternelle.

» Et pourtant cette immensité que mon esprit conçoit n'est qu'un fragment de votre immensité.

» Je me prosterne abîmé devant votre grandeur, mais fier, mais heureux d'être une des parcelles qui la composent, et je sais bien que ma tâche glorieuse est d'aspirer sans cesse et de m'élever vers vous, ô mon divin Maître !

» La fleur qui s'entrouvre et tressaille sous les baisers mystérieux de la sève ; le sable de la grève qui s'agite sous l'écume frissonnante des vagues ; les hommes, les cités, les nations que votre souffle émeut et dirige ; les soleils qui roulent éclatants et silencieux dans l'espace immense, rien n'est immobile, donc vous n'êtes pas immobile !

» Le mouvement, qui est la loi des mondes, vient de vous ; donc la création fermente éternellement dans votre sein ; et je suis, moi, pauvre atôme, et chacun de nous, homme ou femme, riche ou pauvre, petit ou grand, est un des agents de cette création inépuisable.

» Comment ne me glorifierais-je pas de me sentir ainsi lié à vous, vivant par vous et pour vous ?

» Comment ne m'humilierais-je pas profondément en mesurant mon indignité ? Mais aussi, comment mes forces faibliraient-elles

quand cette foi profonde vit en moi et m'éclaira ?

» Je ne suis qu'un grain de sable sous vos pieds, Seigneur ! mais ce grain de sable est une partie de votre être ; il pense, et, ce qui vaut mieux encore, il aime !

» A tout homme, à chacun de ces grains de sable, donnez cette conviction qu'il est en vous, que vous êtes en lui ! Enseignez-lui que l'amour est le ciment impérissable qui unit entre elles toutes ces individualités sans lien aujourd'hui, parce qu'elles vous ignorent, ô Père ! ô Bonté infinie !

» Inspirez-nous l'amour, l'amour qui seul peut nous rendre meilleurs et nous grandir vers vous ! »

Le sentiment panthéistique dont je parlais tout à l'heure, et que j'essayais de préciser, me paraît nettement défini dans la pièce suivante, ou plutôt dans ce petit poème où Lu-

dovic a laissé s'exhaler le trop plein de son cœur et de son amour infini; elle porte pour épigraphe cette belle parole de saint Paul : *Nous vivons, nous nous agitons et nous sommes en Dieu.*

Voici comment Ludovic exprimait sa pensée sur ce vaste sujet :

In Deo vivimus, movemur et sumus.

(S. PAUL.)

« Il est bien vrai, ô souverain Père ! ô Dieu de miséricorde et de bonté ! ô suprême Intelligence, Amour sans bornes, Beauté adorable ! il est bien vrai que nous respirons par votre haleine, que nous aimons par votre amour, que nous pensons parce que nous sommes un rayonnement de votre intelligence.

» Mais de ce que nous sommes une partie de votre être, faut-il conclure que nous

soyons vous-même, que chacun de nous soit Dieu ?

» Gardez à jamais l'orgueil humain d'une témérité pareille ; préservez-nous de ce panthéisme confus qui fausse toutes les notions du juste et de l'injuste, de la vérité et de l'erreur.

» Vous seul êtes Dieu, le Dieu de l'univers, le Dieu vivant par qui tout vit ; le Père et la Mère de tous les hommes, de toutes les nations, de tous les races.

» Nous sommes en vous, Père ; mais nul n'est vous. Et si ce n'était une profanation de comparer les choses les plus minimes aux choses éternelles, je pourrais dire que l'homme, de ce qu'il est en vous, ne peut pas plus prétendre à être vous, ô mon Dieu ! qu'un cheveu de ma tête, de ce qu'il fait partie de mon corps, ne peut prétendre à être moi-même.

» Puisse cette foi vivifiante que nous sommes en vous ; que nous sommes les instru-

ments finis de votre création incessante et infinie; que nous devons tendre éternellement vers vous par l'amélioration de nous-mêmes et des autres, par le culte religieux de notre cœur, de notre intelligence et de notre corps, puisse cette foi douce et consolante germer et fleurir dans toutes les âmes! Puisse-t-elle nous rendre meilleurs et de plus en plus dignes de vous, ô Père adoré ! »

Cette citation suffit, je pense, pour faire comprendre combien le panthéisme de Ludovic différait des panthéismes anciens, et combien il prenait soin lui-même de marquer la différence qu'il sentait si profondément. La prière était le premier besoin de cette âme si jeune et si ardente; je lui entendais dire souvent que la faculté de prier est la plus précieuse de toutes celles que Dieu a départies aux hommes, et j'étais, je suis encore, sur ce point, de son avis.

Voici sur la prière en général, sur son but, sur les consolations qu'elle porte avec elle, une page que je veux citer :

« Que la prière est douce à mon cœur, ô Père de miséricorde et de bonté ! et que je vous remercie de laisser arriver à mes lèvres, altérées d'amour, ce flot béni qui me porte vers vous, cette source fécondante où je puise les ardeurs de la foi et les ivresses de l'amour divin !

» La prière, c'est la joie et l'espoir de nos âmes ; c'est le lien de nos misères avec les splendeurs de votre immensité ; c'est le souffle divin qui nous élève jusqu'à vous ; c'est la seule langue dans laquelle nous puissions vous parler, ô Bonté infinie !

» Trop souvent l'orgueil des hommes méconnaît la douceur et la puissance de la prière ; ils craignent de s'humilier en vous invoquant. Permettez, ô Père ! que cet aveugle-

ment soit de courte durée ; placez sur les lèvres de vos élus le charbon ardent qui portera la lumière dans tous les cœurs !

» Oh ! que mon âme s'exalte et tressaille quand la prière permet à mon faible regard de plonger dans les profondeurs de votre être, quand elle me rapproche de vous, ô mon Père ! quand elle me laisse espérer que le développement de ma vie est en vous, ô mon Dieu !

» Eh quoi ! nos puériles vanités sont flattées quand les princes de la terre nous admettent en leur présence pour solliciter leurs faveurs, et notre orgueil se révolterait à l'idée d'implorer le plus tendre des pères, de lui demander non-seulement pour nous, mais pour tous nos frères et toutes nos sœurs, la lumière de son intelligence infinie, un regard de son éternel amour, un reflet de sa beauté idéale !

» La prière seule élève et purifie. Vous prier, mon Dieu ! se réfugier avec amour, avec

confiance, dans votre sein maternel, vous invoquer avec piété, appeler les trésors de votre miséricorde sur les opprimés et les faibles, n'est-ce pas le triomphe du plus saint orgueil?

» Ne détournez pas de nous l'onde pure et fortifiante des prières ! Ne permettez pas que nos lèvres désapprennent ce consolant et doux langage qui est la poésie de la foi, comme les bonnes œuvres en sont les actes éloquents. O Père adoré ! qui êtes en tous lieux, enseignez-nous les prières qui vous sont les plus douces, et exaucez-les, Seigneur ! »

A l'époque où me reportent les souvenirs de cet ami si vivement regretté, nous eûmes une très-longue discussion sur le libre arbitre, un abîme !

Un de nos amis communs, par amour du paradoxe sans doute, voulait prouver à Ludovic que sa notion de Dieu le menait droit au



fatalisme. C'était le piquer au vif, il s'échauffa, et par moments, il s'éleva jusqu'à l'éloquence.

Je retrouve les traces de cette discussion et la pensée intime de Ludovic dans les lignes suivantes qui valent, sans contredit, toutes celles que je viens de reproduire :

» Plus ma pensée et mon cœur remontent vers les sources de ma vie, vers vous, ô mon Dieu ! et plus je suis pénétré de reconnaissance, d'admiration pour vos bontés infinies, plus mon faible esprit aime à sonder les mystères de votre vie universelle, de votre puissance sans limites.

» Ma gloire et mon bonheur consistent à sentir que ma vie émane de la vôtre ; que vous êtes le soutien et le guide de ma faiblesse, que je suis parce que vous êtes, et que ma vie est éternelle par cela seul qu'elle est en vous.

» Mais si mon être est si intimement lié à votre être infini, si mon souffle n'est qu'un

souffle de votre universelle vie, si mon intelligence et mon amour ne sont que des rayons de votre amour et de votre intelligence sans limites, le cercle de mes actions n'est-il pas aussi fatalement, aussi irrévocablement tracé que semble l'être celui où se meuvent les astres qui m'éclairent ?

» Ai-je la liberté de choisir entre le bien et mal ? N'est-ce pas vous qui agissez pour moi, et votre éternelle providence n'a-t-elle pas déterminé, à l'avance, chacun de mes mouvements, chacun de mes actes, comme le mécanicien détermine à l'avance les fonctions des rouages qu'il emploie ?

» Non ! mon cœur et ma raison protestent contre cette idée que chacun de nous ne serait, dans vos mains, qu'un instrument inerte et fatal de votre création éternelle.

» Je crois, ô Père ! qu'en donnant à une partie infinitésimale de votre être l'empreinte de mon individualité, de mon MOI, vous avez

laissé à cette partie de vous-même la liberté d'action où elle se meut.

» Je suis libre ! je sens que je dois l'être, et si je ne l'étais pas, je ne serais pas de vous et en vous, ô mon Dieu ! vous qui avez laissé mourir sur la croix le plus glorieux de vos fils, pour qu'il rachetât les esclaves !

» Non ! je ne puis, je ne dois pas croire qu'ils soient menteurs ce mot, ces instincts de LIBERTÉ qui font battre le cœur des peuples. C'est un pieux et saint héritage que celui des efforts sublimes de tant de générations, tant de martyrs, tant de penseurs, tant de poètes qui ont consacré leur génie et leur vie à l'établissement, au maintien ou à la défense de la liberté humaine !

» Ne permettez jamais que ce flambeau, allumé au prix de tant de sang, de tant de larmes, de tant de sacrifices, s'éteigne dans nos mains, et que, privé de sa lumière, le monde retombe dans les ténèbres de la barbarie !

» Mais je vous implore surtout, ô Justice éternelle ! pour que chacun de nous, hommes et femmes, familles et peuples, que tous fassent de cette liberté, le plus précieux de vos biens, un usage conforme à vos desseins, à votre providence !

» Que ce flambeau nous serve à nous diriger vers vous, Bonté suprême ! qu'il nous unisse au lieu de nous diviser ! qu'il éclaire le monde et qu'il ne l'incendie jamais ! »

Quelle que soit l'opinion du lecteur sur les idées exprimées dans cette page, on ne peut du moins méconnaître l'accent de sincérité et de bonne foi dont elles sont empreintes. Je sais tout ce que l'orthodoxie catholique pourrait y reprendre, mais ce n'est pas à la commission de l'Index ou à des juges catholiques seulement que je sou mets l'œuvre de mon ami ; c'est à un juge plus équitable, plus désintéressé surtout ; c'est au public que je la sou mets.

Je n'ai pas besoin de dire que Ludovic aimait passionnément la femme; qu'il avait hautement conscience de sa valeur moralisante, de la mission sociale qu'elle est appelée à remplir ici-bas. Quand une fois il était sur ce terrain sa verve était intarissable; sa parole toujours douce et grave prenait alors d'ineffables teintes de tendresse.

Voici, entre autres, deux chants féminins où les sentiments qui lui étaient familiers sont exprimés, ce me semble, avec bonheur.

Le premier porte cette épigraphe :

« Que celui d'entre vous qui est sans péché, lui jette la première pierre. »

(JÉSUS-CHRIST.)

« La femme adultère vint se prosterner à vos pieds, ô Jésus! ô mon Maître! Au lieu de la maudire vous étendîtes vos mains sur elle

pour la sauver des fureurs qui la poursuivaient, et vous relevâtes la pêcheresse.

» Leçon sublime, enseignement divin, que tout homme deyrait graver au fond de son cœur !

» Pardonnez de même, ô mon Dieu ! à toutes celles qui pêchent ainsi ! Pardonnez aux femmes que l'amour égare, que la passion entraîne, pardonnez-leur le mensonge et la ruse que la seule brutalité des hommes leur impose.

» Enseignez-nous, ô Jésus ! votre divine indulgence pour les femmes, votre saint pardon pour leurs fautes, dont nous sommes les complices !

» Enseignez-nous, ô tendre Maître à respecter les femmes, même dans leurs faiblesses, car nous sommes plus faibles et plus injustes qu'elles !

» Donnez-nous la vertu de les soutenir dans

leurs luttes et de les relever dignement quand elles tombent, ainsi que vous nous en avez donné l'exemple, ô Jésus bien-aimé !

» Permettez, mon Dieu ! que tout homme avant de blâmer ou de condamner une femme, se souvienne de sa mère ou de sa sœur !

» Nulle loi n'est plus souvent enfreinte que celle qui régit l'union des sexes ; si cette loi est insuffisante ou incomplète, inspirez-nous les sentiments qui la feront modifier !

» Mais d'abord, mais surtout, remplissez nos cœurs des trésors de votre miséricorde, inspirez-nous cette indulgence sainte dont Jésus nous a donné l'exemple.

« Si l'amour, si la passion est condamnable, si ce ne sont là que des manifestations désordonnées de votre éternel amour, éclairez ceux et celles qui pèchent ; éclairez-nous, mais éloignez des femmes l'anathème et la raillerie, vous, ô Jésus ! ô divin Maître qui avez pardonné à la femme adultère ! vous qui avez

élevé et béni entre toutes les femmes l'admirable et sainte femme qui fut votre mère! »

Immédiatement après, et sur le même feuillet se trouve la pièce suivante qui est dans le même ordre d'idées et qui, a été évidemment inspirée par un sentiment analogue.

La voici, elle n'a pas besoin de commentaires :

« Quand la Madeleine, belle de jeunesse et de repentir, transfigurée par l'amour, vint se prosterner et répandre à vos pieds, ô Jésus ! ses plus doux parfums, vous dites qu'il lui serait beaucoup pardonné parce qu'elle avait beaucoup aimé.

» Vous vouliez ainsi nous enseigner, ô céleste Lumière ! que l'amour est la plus pure essence, et la plus parfaite, la plus gracieuse manifestation de Dieu ; c'est par l'amour surtout que nous devons nous élever vers lui et

tâcher d'imiter ses inimitables perfections.

» Aimer ! ô Christ ! c'est obéir à votre plus sainte loi ! Aimer, ô mon Dieu ! c'est remplir la mission pour laquelle vous nous avez placés ici-bas. Aimer, c'est vivre de votre vie, ô éternel Amour !

» Faites, ô souverain Maître ! ô Beauté Sublime ! que le rayon d'amour par lequel nous sommes ne se voile jamais en nous ! Ne permettez jamais que cette flamme céleste pâlisse dans nos cœurs ! Faites-la briller dans les âmes grossières qu'elle n'a point éclairées ! Rallumez-la dans celles où elle s'est éteinte !

» Pardonnez, ô mon divin Père ! à ce que les manifestations de l'amour humain peuvent avoir de désordonné et d'excessif !

» Que votre miséricorde descende sur les femmes que l'amour a égarées ; sur celles que leur beauté, leurs passions, leur misère ou leur ignorance ont entraînés dans l'abîme !

» Pitié pour les filles du peuple que les sé-

ductions du vice ont perdues ! Dans leur abjection même, où les poursuit l'implacable anathème de leurs séducteurs, faites jaillir une étincelle de votre pur amour, afin qu'à elles aussi il soit beaucoup pardonné !

» Permettez que les puissances de grâce, de charme, de beauté, qui embellissent la femme et qui font la joie de nos regards et de nos cœurs, contribuent au bonheur et à la moralisation du monde, au lieu de l'affliger et de le troubler !

» Enseignez-nous, enseignez aux femmes comment elles pourront rendre utiles et féconds les admirables instincts de dévouement que vous avez mis en elles !

» Préservez-les des tentations de la débauche, et, pour cela, améliorez le cœur des hommes en leur inspirant le respect de la liberté et de la dignité des femmes, l'indulgence pour leurs faiblesses sans cesse provoquées !

» Unissez les sexes dans une loi de mutuel

amour ! Donnez aux manifestations de nos sens la sainteté, le charme de la pudeur, qui peuvent seuls les ennoblir et les élever.

» Pitié pour les femmes tombées, ô mon Dieu ! Si un rayon d'amour a éclairé leurs ténèbres ou précédé leur chute, pardonnez-leur comme Jésus pardonna à Madeleine, parce que, comme elle, elles ont aimé !

» Si ce rayon divin leur a manqué, faites-le briller dans leurs cœurs afin de les purifier et de les rendre dignes de votre divin pardon ! »

Ce sentiment si chrétien, cette profonde indulgence, cet amour pour la femme, sont exprimés çà et là, sous mille formes poétiques ou ingénieuses. L'âme de Ludovic était un foyer d'ardentes et inépuisables tendresses. J'ai déjà dit tout à l'heure quelle réserve mystérieuse il apportait dans ses confidences, même à l'égard de l'amitié la plus intime,

lorsqu'il s'agissait de ses relations féminines. Je ne l'ai jamais interrogé sur ce sujet délicat ; tout ce que je sus, c'est qu'il aimait et qu'il était aimé.

Un soir il arriva à notre rendez-vous habituel dans un état de trouble, d'inquiétude et d'agitation dont je lui demandai la cause. Il venait de quitter une jeune femme dont le fils était dangereusement malade.

« Pauvre femme ! pauvre mère ! s'écriait-il la voix pleine de sanglots, elle sait combien je crois à l'efficacité de la prière et elle me demandait une formule, une oraison comme si j'étais un marchand de pâtenôtres ! Elle était folle de douleur à ce moment. Je suis tombé à genoux en pleurant près du berceau où l'enfant était assoupi par la fièvre et je n'ai trouvé qu'un mot : « Mon Dieu ! sauvez-le ! ayez pitié de sa mère ! »

» Je tenais les yeux fixés sur le pâle visage du pauvre petit ; il s'est éveillé semblant plus

calme ; il m'a regardé de ses grands yeux bleus, puis il m'a souri avec le gracieux et pur sourire de l'enfance, le sourire des anges !

« Il est sauvé ! » s'est écriée la mère tremblante d'émotion et d'espoir. Hélas, non ! il n'est pas sauvé encore et j'ai hâte d'être à demain pour savoir comment la nuit s'est passée. La nuit ! elle sera longue, reprit-il tristement, car je ne dormirai pas !... »

Je m'efforçai, comme on le pense bien, de le distraire de cette préoccupation douloureuse, mais je n'y pus parvenir. Il couvrit ce soir-là de sa petite écriture serrée plusieurs feuilles de papier qu'il froissa et jeta dans un coin. Après qu'il m'eut quitté j'essayai de rajuster ces lambeaux que j'ai conservés et je lus ceci :

UNE MÈRE POUR SON ENFANT MALADE

« Mon Dieu, mon Père bien-aimé ! vous m'avez donné un enfant qui faisait le bonheur de ma vie et la joie de mon âme.

« Il vous a plu de troubler ce bonheur, d'attrister cette joie ; il vous a plu de me frapper de la façon la plus affligeante, en privant de sa santé si joyeuse et si vermeille ce bel ange innocent, ce frais espoir de ma vie, ce doux rêve de mon amour !

» Pardon pour mes fautes, ô mon Père ! pitié pour moi ! et que votre miséricorde et votre clémence éclatent à mes yeux par la guérison de mon enfant adoré !

» Ne me punissez pas en lui ! Que votre châtiment tombe sur moi seule, mais épargnez cette frêle et douce créature ! Rendez à ses

yeux éteints le vif éclat de la gaieté; à ses lèvres, que la fièvre a desséchées et pâlies, leur frais sourire; à sa voix les cris joyeux, les paroles enfantines qui me faisaient si heureuse et si fière!

» Il n'est pas de plus affreuse douleur que de souffrir dans son enfant, et mes iniquités doivent être bien grandes pour que cette souffrance amère, cette immense douleur viennent déchirer mon âme! Mais je me prosterne devant votre souveraine justice, Seigneur! en même temps que j'invoque votre souveraine bonté, ô mon Père! J'accepte la peine avec résignation, comme j'avais accepté la joie avec ivresse quand vous me fîtes cette grâce ineffable de me rendre mère!

» Pitié, Seigneur! Sauvez mon enfant! Vierge Marie! Mère trois fois sainte! céleste patronne des mères affligées, intercédez pour mon enfant innocent! enseignez-moi les actes, les prières qui le sauveront!

» Je le guiderai dans votre voie, ô mon Dieu ! Je le formerai à bénir votre saint nom, à vous prier, à vous aimer d'un amour actif qui se répande comme un flot bienfaisant parmi les hommes.

» Pitié pour mon repentir et pour mes larmes ! Rendez-moi le sourire, le regard limpide et les caresses de mon enfant ! O mon impérissable amour ! ô mon Père ! permettez que je ne vous implore pas en vain !

» Sauvez mon enfant ! »

Dans cette étrange collection, de laquelle j'extrais des feuillets presque au hasard, sans m'assujettir à aucune méthode ni à aucun ordre, se trouvent des prières spéciales pour toutes les circonstances de la vie, aussi bien que pour certaines catégories de travaux : prière du réveil, prière du soir, prière pour la vendange, prière pour la moisson, prière pour les voyageurs, etc., etc.

Celle qui précède suffit pour donner une idée des tendances habituelles et des sentiments de cet esprit sérieux et de cette âme aimante.

La prière que je viens de citer pour *un enfant malade* et celle que j'ai reproduite au commencement de ce chapitre, sous ce titre : *Pour les enfants*, me dispensent de dire à quel point Ludovic aimait l'enfance, cette future moisson de l'humanité ! L'amour des enfants et la croyance à la vie future étaient le fondement et, pour ainsi dire, la base de ses croyances ; en voici une nouvelle preuve : l'épigraphie placée en tête de ce feuillet est empruntée à l'Office des morts.

« Et lux perpetua luceat eis ! »

« J'ai vu la mort frapper indistinctement les riches et les pauvres, les jeunes et les vieux, les humbles et les superbes.

» Elle est venue, cette mystérieuse messagère de vos volontés et de votre justice, Seigneur ! frapper mon père auprès de mon berceau, ma mère sur mon cœur, mes amis dans mes bras. Et toujours je l'ai saluée avec calme et avec respect ; toujours je l'ai interrogée avec une foi ardente, car je savais qu'elle portait en elle le plus profond et le plus austère enseignement de la vie. Au-delà du sillage de larmes qu'elle laisse après elle, je voyais étinceler les lueurs indécises d'un avenir et d'un monde inconnus !

» Parmi tous ces cercueils que j'ai croisés ou suivis sur ma route, j'en ai vu un sur lequel j'avais pleuré des larmes bien amères, et qui renfermait le corps d'un pauvre petit enfant, mort après quelques jours d'existence qui avaient été autant de jours de torture.

» Sa mère désolée exprimait son désespoir en doutant de votre justice, en niant votre souveraine bonté, ô Père ! Elle blasphémait,

l'infortunée! en vous reprochant de frapper l'innocent et de laisser succomber le juste.

» Et une voix s'éleva qui lui dit :

» O femme! pourquoi maudissez-vous? Mère, pourquoi nier la bonté de celui qui donne sans cesse la vie à chacun et à tous? Pourquoi nier sa justice?

» Votre enfant est mort! mais qui vous dit, pauvre mère! que, dans les éternels desseins du Roi de miséricorde, cette mort ne soit pas justice et bonté? Pleurez, mère; mais respectez la volonté de Dieu, votre Seigneur!

» Vous parlez d'innocent frappé et de juste qui succombe! mais qui donc est innocent et juste, si ce n'est Dieu?

» Vous croyez que la mort est un châtiment j'affirme qu'elle est une récompense!

» Mère! votre enfant avait vécu avant de naître; il vit encore aujourd'hui. Savez-vous

quelles existences il avait traversées dans le sein de Dieu avant que l'universel amour ne l'eût animé dans vos entrailles maternelles ?

» Qui vous dit que les douleurs qui ont épuisé son pauvre petit corps pendant ces jours d'angoisses ne sont pas, pour vous et pour lui, la conséquence d'une vie antérieure; ou la préparation à une vie nouvelle, à une réunion plus durable de vos deux existences ?

» Cessez donc de blasphémer, ô femme ! et séchez vos pleurs !

« Puis la voix reprit :

« Dans le sein de mon Dieu, rien de ce qui est ne cesse d'être, puisque rien de ce qui est n'est en dehors de Dieu et que Dieu est éternel !

» Votre enfant vit, il vit en vous, pauvre mère ! aussi bien qu'en dehors de vous. Continuez à le soigner, cet enfant bien-aimé, en soignant votre âme, votre intelligence et votre

corps. Dieu ne vous l'a pas repris, il l'a éloigné de vous ; vous le retrouverez.

» Femme, ayez confiance ! Pauvre mère, espérez ! »

Les pages à l'adresse de l'enfance sont innombrables ; je ne crois pas que jamais homme ait aimé le *baby* avec plus de tendresse et d'un cœur plus maternel. Que de fois, en nous promenant aux Tuileries ou sur les boulevards, j'ai vu Ludovic s'arrêter pour causer avec de frais et charmants petits garçons, qu'il appelait ses amis. Toutes les grosses nourrices qui se prélassent sous les grands arbres de nos promenades le saluaient d'un sourire ami ; il connaissait par leurs noms tous ces mignons chérubins vermeils et joufflus, qui l'accueillaient toujours d'un charmant sourire ; il avait avec eux de longues conversations, et il prétendait que les enfants étaient plus intelligents, plus spirituels et plus profonds qu'on

ne le croit généralement. Quelle est la mère qui ne lira avec attendrissement cette touchante invocation :

« Mon Dieu ! combien votre bonté éclate en traits gracieux sur le visage d'un enfant ! De toutes vos manifestations, il n'en est pas de plus sympathique ni de plus souriante ! il n'en est pas de plus fraîche ni de plus suave !

» Cher petits êtres ! leurs yeux limpides, au regard vague encoré, ont la mystérieuse profondeur de l'inconnu ; leur sourire est comme le reflet des joies sereines d'un monde meilleur. »

» D'où viennent-elles ainsi, ces mignonnes petites créatures ? Quelles existences ont-elles déjà traversées ? Quelles épreuves avaient-elles subies avant que vous les eussiez jetées dans nos bras, ô divin Père ! A quels travaux, à quels plaisirs, à quelles douleurs destinez-vous ces blondes têtes ?

» Si les enfants portent en eux le germe de l'avenir, ne sont-ils pas aussi la vivante tradition du passé, les apôtres les messagers, les exécuteurs de vos volontés futures ?

» Enseignez-nous à soigner, à élever, à cultiver ces précieuses existences, ces faibles rameaux de l'arbre de la vie ! Mettez dans nos mains le flambeau qui doit les guider un jour vers la vérité éternelle !

» Donnez-nous la force, la tendresse nécessaires pour former, pour développer, pour contenir ces natures si diverses !

» Veillez sur ces frêles et innocentes créatures, espoir chéri des générations qui s'en vont !

» Protégez, préservez de tout contact impur ces fraîches fleurs sans cesse éclosés à votre souffle bienfaisant !

» Rendez-leur légères les peines inévitables de la vie ; éloignez de nos enfants tous les maux, toutes les habitudes funestes !

» Que le foyer paternel soit toujours pour eux une ruche abondante en tendresses et en exemples salutaires ! Qu'ils y apprennent surtout à vous bénir, mon Père, à vous aimer dans tout ce qui les environne !

» Que leur sourire rencontre longtemps le sourire maternel, et que les orphelins trouvent un jour dans la société, non plus une marâtre officielle et froide, mais une mère pieuse, tendre et dévouée !

» Enseignez-nous à aimer les enfants sans aveugles faiblesses et d'un fortifiant amour ! Faites, Seigneur, que nous respections en eux, non seulement les hommes de l'avenir, mais les hommes du passé ; non seulement nos successeurs, mais nos aïeux ! Veillez sur les enfants, ô Père céleste ! entourez leurs berceaux de votre protection divine !

» Guidez leurs pas, réjouissez leurs yeux, fortifiez leurs cœurs, car ils sont pour nous votre grâce, votre pureté, votre plus doux sourire ! »

Une autre prière intitulée :

Pour les Enfants pauvres,

et que je ne puis citer en entier, parce qu'elle touche à des questions d'économie sociale qui ne sont pas du ressort de ce petit livre, contient les passages suivants :

« ... Seigneur ! Seigneur ! donnez-nous les secrets de votre amour, de votre charité, de votre providence ! Apprenez aux aînés de la famille humaine à aimer, à secourir, à sauver les cadets, les derniers venus, les affligés et les pauvres ! »

» J'ai vu de jeunes mères rayonnantes des joies de la maternité ; leur enfant reposait auprès d'elles sur les rideaux de dentelle et de soie, dans des langes de toile saine et fine. De raîches nourrices allaitaient ces petites créatures blanches et roses ; des serviteurs nombreux, des parents pleins de tendresse s'empressaient autour de ces berceaux dorés.

» Non loin de là, j'ai vu de pauvres enfants hâves, chétifs, délaissés ; d'autres étaient sales, déguenillés, battus, dressés à de funestes habitudes, et j'ai pleuré, ô mon Père ! sur ces pâles fleurs étiolées que le vent de la misère disperse sous nos pas ! Je vous ai prié et je vous prie du fond de mon cœur pour ces enfants déshérités.

» Hâtez le jour où les chefs des sociétés humaines, éclairés tout à coup par votre sainte loi d'amour, vaincront, autant qu'elles peuvent être vaincues, la misère et l'ignorance, où toute famille sourira à la venue d'un enfant.

» ... En attendant ce jour, que je voudrais hâter de mes vœux et de mes travaux, permettez-moi de crier vers vous, de vous implorer en faveur de l'enfance pauvre et souffrante, de l'enfance sans lait, sans feu, sans abri, sans caresses !

» Les enfants, mon Dieu ! c'est votre phalange sacrée, c'est votre face gracieuse ; c'est

votre regard, votre sourire plein de douces promesses, de consolants espoirs ! c'est le miel de vos lèvres, c'est le rayon de soleil qui dore la vieillesse des générations épuisées.

» Les enfants n'ont qu'un seul et même père, et ce père, c'est vous, ô Bonté suprême ! Enseignez-nous à les aimer, à les élever vers vous ! »

Je citais tout à l'heure un chant de joie, un cri de bonheur échappé de cette âme mobile et impressionnable. En voici la contre-partie ; c'est un sanglot dont j'ai dû connaître autrefois la cause, mais je ne la retrouve plus dans ma mémoire.

« Que la vie est longue, ô mon Dieu ! que le fardeau de nos douleurs est lourd à porter !

» D'où viennent ces heures d'abattement, de désespoir, de tristesse, où tout se décolore, où tous les liens qui nous attachent à la fa-

mille et au monde semblent se briser, où la mort nous apparaît comme le bien suprême, non parce que nous la croyons, ce qu'elle est en réalité, — votre messagère de jeunesse et de vie, — mais l'immobilité, le repos, tant la fatigue accable notre corps et notre âme ?

» Dissipez, mon père, ces heures de ténèbres et de doutes ! Ne nous laissez pas faiblir ! Soutenez-nous pendant ces luttes mystérieuses ! Que votre Esprit-Saint, qui est le souffle de votre éternel amour, descende sur nous ! Inspirez-nous de bonnes pensées et la force de les traduire en bonnes actions ! »

Les deux prières du matin et du soir me paraissent dignes de figurer aussi dans ce recueil. Je les reproduis textuellement ; il est, je pense, inutile d'ajouter que je me suis gardé, comme d'une profanation, de retoucher à ces improvisations qui portent avec elles un cachet incontestable de sincérité :

PRIÈRE DU MATIN

« Je m'éveille, et mon premier sentiment, ma première pensée s'élèvent vers vous, source inépuisable d'Amour, de Sagesse et de Beauté !

» Je vous remercie pour cette journée nouvelle ajoutée à ma vie ; puisse-je la remplir de bonnes œuvres !

» Que le flot de vos bénédictions et de votre grâce, Seigneur ! se répande sur tous ceux qui souffrent des peines du cœur, des soucis de l'esprit, des maux du corps !

» Merci, mon Dieu, pour cet admirable spectacle du jour, qui m'éclaire et déroule à mes yeux les splendeurs de votre création merveilleuse ! Merci pour ce bruit de l'activité

humaine qui s'éveille et frappe mes sens comme pour me rappeler votre loi d'amour et de travail !

» Les hautes cheminées fument ; les fourneaux s'enflamment ; les enclumes retentissent ; la locomotive laisse échapper sa bruyante haleine ; le laboureur creuse le sillon nourricier ; toutes les intelligences, tous les bras sont à l'œuvre. L'amour de la famille n'est-il pas le mobile de tant d'activité ?

» Je vous remercie surtout, ô mon Père ! de ce que ma première pensée, en remontant vers vous, rayonne en prières et en amour sur tout ce monde des vivants auquel ce jour qui commence m'attache par un lien de plus !

» Donnez à mes relations, à mes paroles la loyauté qui touche, la bienveillance qui rapproche. Donnez à mon cœur l'amour, à mon esprit la droiture, à mon corps la force et la pureté.

» Épargnez les maux de la vie à ceux que

j'aime; veillez sur eux; gardez-les à ma tendresse! Soulagez ceux qui souffrent! Secourez ceux qui luttent! Donnez l'amour à ceux qui l'ignorent!

» Enseignez le monde à marcher dans votre voie, Seigneur!

» Que votre royaume arrive et que votre volonté soit faite! »

PRIÈRE DU SOIR

« En m'éveillant, le matin, je sens se resserrer le lien qui m'unit aux vivants, et qui, par eux, m'unit plus étroitement à vous, mon Père, de qui toute vie émane.

» Le soir, avant de demander au sommeil le repos que ma faiblesse exige, mon cœur s'é-

lève vers vous encore, Seigneur ! pour vous remercier et vous bénir !

» Mais, à cette heure de silence et de solitude, c'est vers les morts surtout que ma pensée aime à se replier, et là encore je me sens auprès de vous et en vous, ô mon Dieu !

» C'est que vous êtes à la fois le Dieu des vivants et le Dieu des morts; ou plutôt c'est que la mort est une forme mystérieuse, inexplicable, de votre vie universelle, comme la nuit et le jour sont les deux formes différentes d'une seule et même chose, qui est le temps; comme la veille et le sommeil sont les deux états successifs de l'existence humaine.

» C'est pourquoi sans doute, après le travail et les agitations du jour, après les peines et le plaisir, mon souvenir aime à se réfugier vers ce monde des morts avec autant de bonheur que mon espérance s'était, le matin, attachée au monde des vivants.

« J'évoque la mémoire des êtres chéris que

j'ai perdus et aussi la mémoire des générations qui ont précédé sur ce globe celle qui vit aujourd'hui pour l'accomplissement de vos desseins, ô mon Dieu ! Je sens que ma vie est liée à la leur, qu'ils tressaillent en moi, qu'ils vivent de notre vie à tous, que nous sommes les continuateurs de leur œuvre, comme les êtres qui ne sont pas nés encore seront les continuateurs de l'œuvre que nous poursuivons.

» Ainsi s'établit entre la mort et la vie, entre le passé et l'avenir, une solidarité universelle.

» Apprenez-nous, ô Père ! à honorer les morts en nous, à les sauver par nos œuvres, à les aimer dans les vivants.

» Veillez sur nous pendant notre sommeil. »

Il est temps de m'arrêter. Je veux terminer en citant deux pièces qui touchent aux plus grands problèmes humains :

« J'ai vu l'amour, un rayon de votre éternel amour, mon Dieu ! éclairer de ses chaudes lueurs la nature épanouie.

» Le firmament, comme un immense océan d'azur, étincelait de clartés. Les brises du printemps murmuraient à mon oreille des hymnes ineffables ; la mer frissonnait mollement sur la grève et la frangeait d'une ceinture d'argent ; les fleurs s'épanouissaient brillantes et amoureuses ; les bourgeons s'entr'ouvraient aux rayons d'un beau soleil ; les oiseaux chantaient leurs chants d'amour ; les insectes agitaient la robe verdoyante des prés ; les troupeaux bondissaient dans la plaine et aux flancs des côteaux ; des bruits mystérieux, comme une musique céleste, s'échappaient du fond des bois ; le laboureur souriait à l'espoir de riches moissons ; partout le calme et les félicités paisibles !

» Nulle note discordante ne troublait cette harmonie profonde, ce divin concert, et si,

cessant de contempler ces splendeurs, je descendais au fond de mon âme, j'y voyais votre image, ô mon Père ! ô mon Seigneur ! me sourire sous les traits de la femme aimée et des êtres que je chéris ici-bas. Je vous bénissais alors et je vous remerciais avec toute l'effusion de ma reconnaissance et de mon admiration pieuses.

» Mais tout à coup je songeais que les lointains horizons dont mon regard embrassait les contours n'étaient qu'un point imperceptible de votre immensité, et qu'au delà de ces cieux rayonnants sous d'autres climats, grondaient peut-être des tempêtes portant avec elles la dévastation et la mort ; que, sur des mers inconnues, des marins désolés criaient vers vous dans leur détresse ; qu'auprès de moi sans doute des cœurs brisés s'inclinaient sous d'affreuses douleurs ; qu'à cette heure, où tout resplendissait autour de moi, des orphelins pleuraient leurs mères, des infortunés

blasphémaient votre saint nom, et je vous implorais, et je vous implore encore, ô mon Père ! pour tous ceux qui pleurent en silence.

» Que votre bonté, que votre grâce brillent pour eux dans les splendeurs du ciel, dans les beautés de la nature, dans la fraternité des hommes ! Faites, mon Dieu ! qu'ils trouvent des mains amies et secourables, des cœurs dévoués qui leur apprennent à vous bénir, à vous aimer comme le meilleur des pères, comme l'ardent foyer de toute justice, de toute bonté, de toute intelligence, de toute beauté, de toute joie sereine, de tout amour, de tout saint enthousiasme ! »

Ludovic se demande en vertu de quels mérites il ose chanter les louanges de Dieu ; il répond à cette question intérieure dans ces termes :

« Que suis-je, ô mon Dieu ! et en vertu de

quel droit, en vertu de quels mérites, osé-je chanter vos louanges?

» Pourquoi dans le silence de mes nuits votre nom éternel resplendit-il en traits de feu devant mes yeux?

» Pourquoi mon âme s'élance-t-elle alors avec tant d'ardeur, avec une si sainte passion, vers vous, ô Puissance infinie?

» Pourquoi mon esprit se plaît-il dans le vain effort de mesurer votre Infinité, votre Immensité, votre Éternité?

» Pourquoi mon cœur s'épanouit-il devant votre Bonté inépuisable? Pourquoi mon regard cherche-t-il avidement les reflets de votre Beauté majestueuse?

» Permettez, Seigneur! permettez au plus obscur de vos enfants d'exalter votre gloire, votre sainteté, votre amour infini; laissez le flot de ses inspirations et de ses prières aller vers vous, s'abîmer en vous, comme le ruis-

seau modeste, entraîné par une force irrésistible, va se mêler aux flots de l'Océan.

» Laissez mon cœur s'épancher en actions de grâces, mon divin Père ! laissez mon âme vous adorer et vous prier, ô mon Dieu !

» Tout ce que les hommes ont écrit dans l'extase de leur adoration pour vous, ne peut suffire au besoin que j'éprouve de vous glorifier et de vous bénir.

» L'idée que je me fais de votre Souveraineté, ô Père de miséricorde et d'amour, ô ma Mère céleste ! ne peut trouver d'expression suffisante, ni dans les prières sublimes que nos prophètes et vos élus nous ont enseignées, ni dans les cantiques de vos poètes, ni moins encore dans les hymnes qui s'échappent, à flots pressés, de mon cœur et de mes lèvres pour aller vers vous !

» Vous êtes la lumière et la vie, vous êtes le phare éternel, vous êtes la Bonté, la Beauté, l'Intelligence sans limites, et je me prosterne

dévant cette triple manifestation de votre être.

» Je ne suis qu'un atome, il est vrai ; mais cet atome est en vous, et c'est pourquoi j'ai la sainte audace de vous glorifier, ô Père !

» La terre que j'habite n'est elle-même qu'un atome auprès du soleil, qui lui-même n'est qu'un grain de la vivante poussière soulevée par vos pieds, animée par votre souffle, mue par votre volonté. Mais sur cette planète si infime et si grossière encore, faites descendre un rayon de vos splendeurs ! Guidez les hommes, les familles et les peuples vers la justice et la liberté ! Soutenez les faibles ! Inspirez aux puissants votre intelligence et surtout votre amour ! »

Si je n'écoutais que mon cœur et mes sympathies personnelles, je n'en finirais plus avec ces citations.

Le public accueillera-t-il favorablement

cette exhumation de pages volantes qui n'étaient certainement pas destinées à voir le jour, et que leur auteur a, pour ainsi dire, jetées au courant de la plume sans trop s'inquiéter d'en châtier la forme? Je sais d'avance toutes les plaisanteries que l'on peut faire sur ce genre de littérature; on m'accordera du moins qu'à défaut d'autre mérite il a celui de n'être pas fort commun de nos jours.

Je sais aussi que les sceptiques riront, que les dévots exclusifs et les hypocrites de piété se fâcheront tout rouge de voir un homme qui n'est pas des leurs oser s'adresser directement à Dieu et le prier en d'autres formules que les formules sacramentelles. Mais il est dans le monde, et à tous les degrés de l'échelle sociale, des cœurs amoureux, des âmes tendres, qui aimeront, comme je les aime, ces aspirations pieuses et qui, en faveur du fond, pardonneront à ce que la forme peut avoir de monotone.

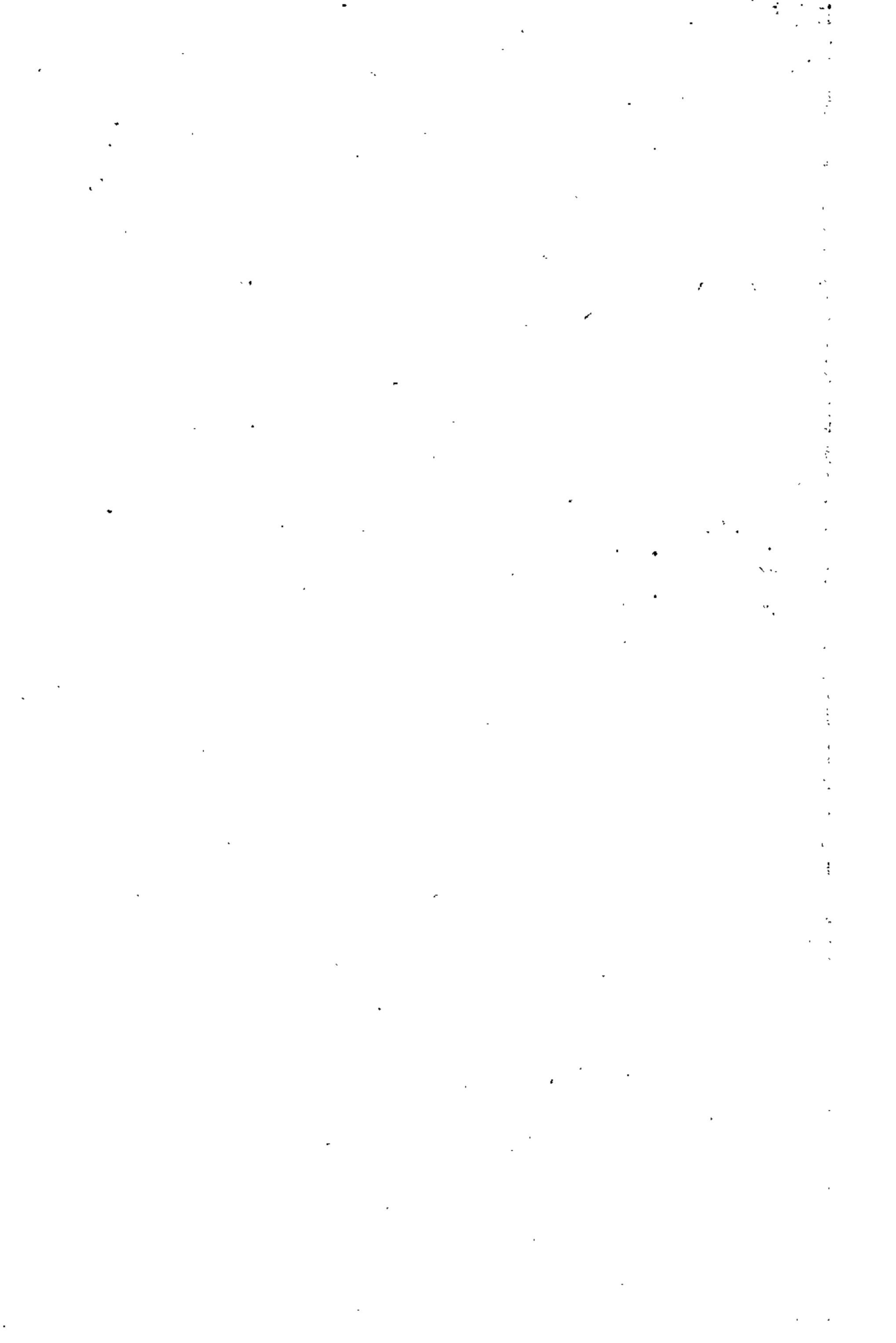
Pour moi, il m'a paru qu'au temps où nous sommes, quand un trop grand nombre d'hommes et de femmes ont oublié les prières de leur enfance, quand la notion de Dieu semble s'être affaiblie dans toutes les âmes, il ne serait peut-être pas sans utilité de publier quelques-uns de ces chants nés d'une conviction profonde, d'une foi religieuse que le catholicisme n'a pas directement enfantées. Il me semble que les lèvres qui ont désappris l'*Oraison Dominicale*, l'*Ave Maria*, le *Credo*, etc., que les natures aimantes et poétiques qui aspirent vers un avenir inconnu, les esprits flottants que le doute tourmente, pourront trouver dans ces élans de l'âme de mon pauvre Ludovic quelque douceur et quelque espoir.

Je ne suis pas assez fort en théologie pour savoir jusqu'à quel point ces ferventes invocations heurtent le dogme catholique. Mais qu'importe ! N'y eût-il dans le monde qu'un seul cœur qui fût ému, une seule lèvre qui aimât à

répéter quelques-unes des prières de Ludovic, j'aurais rendu à cet ami tant aimé l'hommage le plus flatteur, j'aurais honoré sa mémoire de la façon qui doit le plus lui être sympathique, quelle que soit la forme sous laquelle il vit aujourd'hui.



FIN



Paris. — Imp. A. Bourdilliat, 15, rue Bréda.

